

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA

VOL. IV -- No 7

Samedi, le 22 Mai 1897

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des **TONIQUES** et des **STIMULANTS**

Rend la **SANTÉ**, la **FORCE**, l'**ÉNERGIE**, la **VITALITÉ**.



Vin Mariani est le tonique le plus actif que nous possédons et le seul qui n'échauffe pas. J'ai ordonné ce reconstituant magistral depuis 25 ans avec satisfaction, à moi-même et à mes patients.

Prof. CHAS FAUVEL, M. D., Paris, France.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal,

Seuls Agents au Canada

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

22, Rue Saint-Gabriel,
Montreal.

5 CTS
LE NUMERO

LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Arts, Sciences, Voyages, Modes,
Humour, Sport

32 PAGES DE GRAVURES
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des
journaux illustrés du Canada.

ABONNEMENT :

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25

Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & Fils
Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication
concernant ce journal :

Le CYCLOPAMA UNIVERSEL

Bureau : 22, rue St-Gabriel, Montréal

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt

138½, RUE ST-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de

Draps,

Casimirs,

Tweeds de première qualité,

ET DE

Patrons les plus nouveaux.

\$1,000 DE RECOMPENSE offertes
pour un sirop plus agréa-
ble au goût et qui guérira la

TOUX,

LES

RHUMES



Marque de commerce

MENTHOL COUGH SYRUP

ROY et BOIRE DRUG Co., Propriétaires

Efficace pour maladies pulmonaires

Manchester, N. H., 13 Jan. 1893.
Roy et Boire Drug Co., Messieurs:— Je certifie
avoir employé le **Menthol Cough Syrup** avec
un succès merveilleux dans les cas de toux opi-
niâtres, bronchites chroniques, inflammation de
poumons, pleurésie et tous mes patients s'en sont
montrés très satisfaits. Je le recommande donc
beaucoup dans les maladies ci-haut nommées.

J. Emile Fortier, M. D.,
No 580, rue Elm.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries :

25 cts la bouteille

R. BEAUGRAND et Cie.

AGENTS GÉNÉRAUX pour le CANADA
222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

RELIURE

POUR LE

CycloPama Universel

Bonne reliure en toile, couleurs
assorties, avec titre en or sur
plat :

40 cents le volume

Reliure Extra à 60, 75c et \$1.
LE VOLUME

— DU —

"CycloPama Universel"

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Propriétaires,

BUREAU: 22, RUE ST-GABRIEL,
MONTREAL.

PRIMES! PRIMES!

Pour encourager la formation de clubs parmi les lecteurs du **CYCLOPAMA UNIVERSEL** et contribuer par là à répandre davantage notre publication, nous offrirons des primes qui consisteront en articles variés, objets d'utilité ou de luxe, parfois d'une grande valeur. Nous commencerons par les offres suivantes :

Montre en Argent allemand valant \$3.

C'est une jolie montre à remontoir qui est offerte au club de 2 abonnés d'un an, ou à toute personne nous procurant deux abonnements d'un an.

Comme équivalent, nous accepterons quatre abonnements de six mois pour cette prime.

FORMEZ DES CLUBS

Montre en Acier oxidé valant \$10

C'est une excellente montre à remontoir de fabrication française, anneau et couronne dorés, bon mouvement, tiendra bien le temps.

Cette prime sera donnée à tout club de 5 abonnés d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

La même prime est offerte à tout agent qui nous enverra cinq abonnements d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

Montre en Or valant \$25 garantie pour 15 ans

Cette prime est offerte à tout club de 15 abonnés d'un an ou à tout agent nous procurant 15 abonnements d'un an, ou l'équivalent en abonnements de six mois.

REMARQUES:— Ces primes sont offertes seulement pour les abonnés à être servis directement et non pour les acheteurs au numéro.

Les abonnements, dans tous les cas, sont invariablement payables d'avance :

Un an - - \$2.50 6 mois - - \$1.25

Les abonnés faisant partie d'un club pourront s'entendre entre eux pour le tirage de la prime au sort.

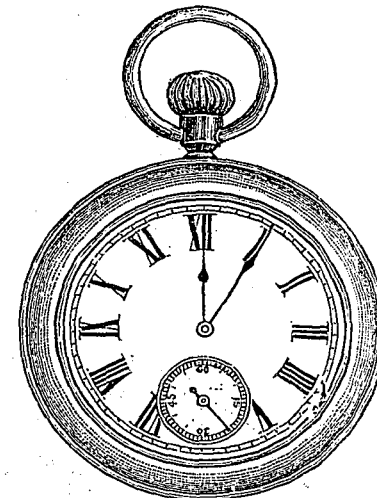
Adressez toute communication :

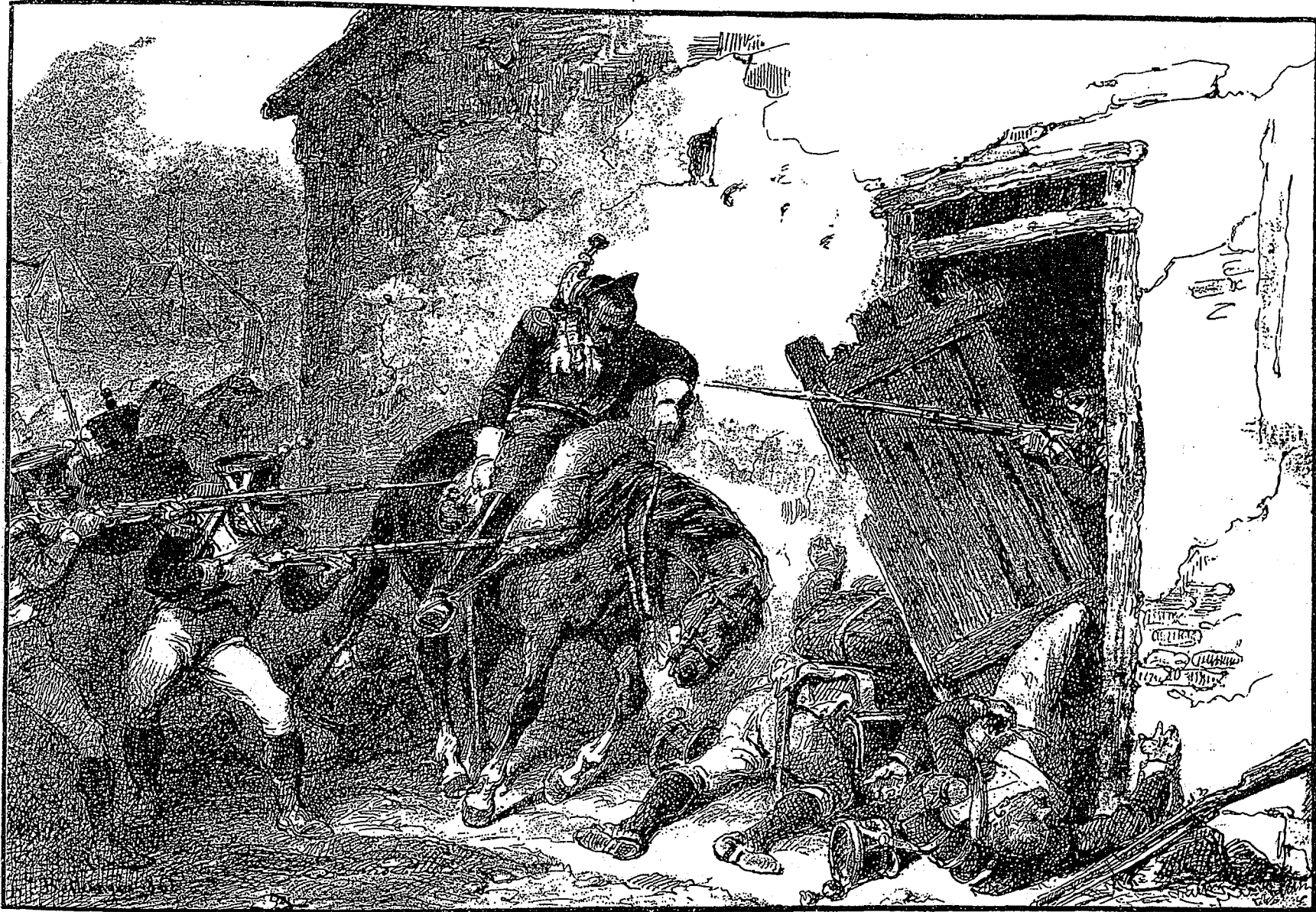
"LE CYCLOPAMA UNIVERSEL,"

22, rue Saint-Gabriel, Montréal.

ou à

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Libraires-Éditeurs,
256, rue Saint-Paul, Montréal.





HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON — LE CUIRASSIER DE LIGNY (16 juin 1815)

AU POSTE CENTRAL



Policeman. — Dites donc, vous, voilà trois jours que vous êtes ici. Après quoi attendez-vous ?

Campagnard. — Pour voir le jubilé de la Reine.

— Le jubilé ! Ça ne viendra pas avant la mi-juin. On peut mourir de faim d'ici là.

— Pas moi ! Je suis habitué à jeûner. . .

Client (connu du garçon) Dis donc Edouard, quelle différence fait-on ici entre le poulet rôti et le poulet de grain ?

Garçon. — Il n'y en a pas.

Client. — Alors comment faites-vous payer votre poulet de grain ?

Garçon. — On en donne moins et l'on compte plus cher.

C'est là le secret

La cause du succès du **Baume Rhumal** est connue de tous ceux qui en font usage ; il guérit promptement et radicalement. C'est là tout le secret.

La meilleure recette pour plaire à ses parents est la suivante :

Allez aux Etats-Unis. Restez-y de quinze à vingt ans. Travaillez ferme. Gagnez beaucoup d'argent. Mettez-le de côté. Revenez au Canada. Rapportez une bonne fortune et une maladie de foie. Visitez amis et parents, faites un testament en faveur de tous, puis, mourez.

— Si vous êtes innocent, disait Mme Babil à un prévenu accusé d'avoir volé un jambon, il nous sera possible d'établir un alibi.

Le prévenu. — Je doute que nous le puissions.

Mme Babil. — A quelle heure le jambon a-t-il été volé ?

Le prévenu. — Vers onze heures, dit la prévention.

Mme Babil. — Très bien. Où étiez-vous entre onze heures et midi ?

Le prévenu. — J'étais chez moi en train de manger le jambon.

C'est moins l'éducation qui explique les mœurs que les mœurs l'éducation.



— J'ai été rasé par votre rival de l'autre côté de la rue, hier. Vous étiez fermé et il me fallait être rasé vif.

— Rasé vif, monsieur ; ah ! vous étiez au bon endroit.



Mlle Yvette. — M. Courtaud se plaint que je l'ai coupé court :

M. Grandcœur. — Coupé court ? je crois plutôt que c'est Dame Nature qui lui a joué ce vilain tour.

N'AVAIT PAS CHANGÉ



Facteur du chemin de Fer. — Pour Québec, mademoiselle ?

Mlle Vingtans. — Est-ce, que je change ?

— Pas du tout, mademoiselle, toujours aussi jolie que la dernière fois.

Mme Caquet. — Oh, ma chère, j'ai bien peur que la femme de M. Normand ne soit qu'une affreuse coureuse.

Mme Bonbec. — Et pourquoi ?

Mme Caquet. — Dame j'ai été la voir. Elle s'est fait faire des cartes avec son nom gravé dessus, et dans un des coins : mardi. Je lui ai demandé ce que cela voulait dire.

— C'est, me dit-elle, l'indication du jour où je reste à la maison. — Songe donc : un seul jour chez elle par semaine !

Content de Lhuy (jeune auteur). — Mon cher critique, quand paraîtra le compte rendu de mon roman ?

Aristarque. — Ma foi, pour vous dire la vérité, je ne l'ai pas encore lu.

L'auteur. — Cependant, quand je vous ai apporté le livre vous m'avez assuré que vous ne perdriez pas de temps à le lire.

Aristarque. — J'ai tenu ma promesse, je n'ai pas perdu mon temps, puisque je ne l'ai pas encore lu.

LE BALKAN

Cette ancienne Turquie d'Europe est, comme l'Autriche, pleine de peuples ennemis.

L'un de ces peuples, et non le moindre, celui des Roumains, vit presque tout entier hors de la péninsule, au delà du Danube ; mais comme il a longtemps partagé le sort des autres nations ses voisines, que pendant des siècles il a porté le joug turc avec elles, on continue à le rattacher aux Etats d'outre Danube.

La Chersonèse proprement dite — car on peut loyalement appliquer ce terme grec à une région où régna le grec et dont il n'a pas disparu — Comprend des Slaves, des Hellènes, des Albanais, des Turcs, ceux-ci disparaissent peu à peu — ils dominaient le pays, mais n'y étaient pas enracinés profondément ; perdant l'empire, ils perdront aussi leur nationalité, soit qu'ils émigrent, soit qu'ils se fondent.

Quant aux Albanais, qui sans doute eurent les mêmes ancêtres que les Hellènes, et sur lesquels l'héblénisme gagne, on peut à la rigueur les considérer comme destinés à devenir Grecs. Le nom de presque ille Slavo-Grecque est donc justifié ; celui de presque ille du Balkan vient de la chaîne la plus longue qui pèse sur le territoire ; celui de péninsule Illyrienne ou d'Illyrie rappelle que les Romains désignaient ainsi les terres sauvages faisant face à l'Italie de l'autre côté de l'Adriatique.

Quelque nom qu'on lui donne, cette presque ille orientale de l'Europe, touchant l'Asie, vis à vis de l'Afrique, renferme, la Grèce et la Roumanie comprises, 57,586,000 hectares, avec un peu plus de 20 millions d'âmes : plus vaste que la France, elle n'a que la moitié du nombre des Français.

LÉGENDE

Il était un amant fort épris de sa dame :
 Pour elle, il eût gravi l'immensité des cieux.
 Hélas ! amour déçu, nef que brise une lame !
 L'ingrate l'a quitté pour épouser un vieux.

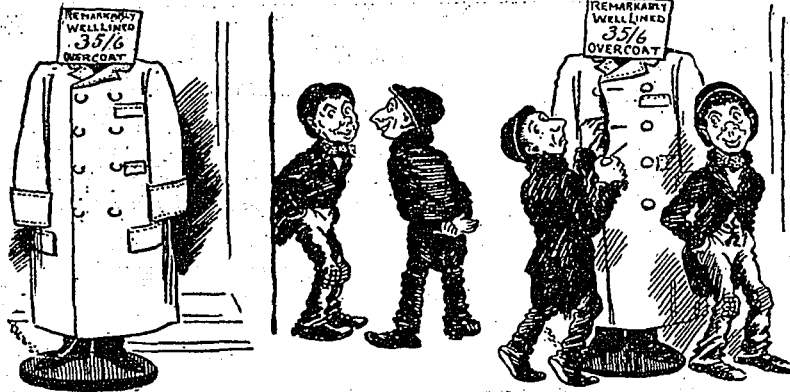
GASTON PERRIER.

Vous souriez parce que je suis vieux !
 Mais un jour fut où ma vaillante lame
 Savait toujours, — j'en atteste les cieux,
 Donner la mort pour la France et ma dame !



CARTE DE LA PÉNINSULE BALKANIQUE ET DES PAYS LIMITOPHES

LA DOUBLURE DE CE PARDESSUS ÉTAIT AUSSI CHAUDE QU'ON PEUT LA FAIRE



On a déjà chipé quelques pardessus d'ici, Bill, mais en v'la un qui bat tous les autres.

Déboutonne-le, vite, et je lui donnerai la bascule lorsque la rue sera libre, puis nous pourrons courir comme pour prendre le prix.



Mais le vêtement, une fois déboutonné, s'est trouvé être doublé d'un détective à tout crins qui avait de la poigne...

M. Caméléon. — Moi je vous déclare que l'homme que je respecte est celui qui sait changer ses opinions.

M. Lesec. — Et moi, l'homme que je respecte est celui qui peut changer des billets de mille.

Un vicaire bien connu avait pour habitude d'émailler ses sermons de : " Mes chers frères " — " Mes très chers frères ".

L'autre jour, une de ses paroissiennes, formalisée, lui demanda pourquoi il prêchait pour les messieurs et point pour les dames.

— Mais, dit le vicaire, c'est que les uns embrassent les autres.

— Mais pas à l'église toujours ! répliqua la dame interloquée.

Quand une personne est en colère, elle devrait toujours compter jusqu'à dix avant de parler.

Le monde ressemble à un bicycle ! car il jette à terre tout homme qui ne reste pas dans le mouvement.

Guy. — Dis donc, Gaston, qu'est ce qu'un ami commun ?
Gaston. — Si tu me parlais du pari mutuel, à la bonne heure. Je répondrai ; Ami commun ! sais pas.

Gontran. — C'est pourtant bien simple : l'ami commun est celui qui se donne mille peines pour que les vilaines choses que l'on dit de vous parviennent à vos oreilles.

Rien ne vieillit comme le neuf, rien ne rajeunit comme le vieux.

GUY DELAFOREST.

Les a tous supplantés

Le **Baume Rhumal**, par son efficacité, a supplanté tous les remèdes préconisés jusqu'à ce jour pour le traitement des affections de la gorge et des poumons. Demandez-le à votre pharmacien.

TOM-POUCE ET LABLACHE

Lablache était "gros et gras comme quatre, entripaillé comme il faut" ce qui n'empêchait nullement le colosse de mettre une grâce infinie à nuancer le chef-d'œuvre de Ciramosa.

Une année, il donnait des représentations à Londres, en même temps que l'on exhibait aux Anglais le général Tom-Pouce ; ces deux célébrités habitaient le même hôtel. Une dame anglaise qui n'avait pu voir le général Tom Pouce, forcée de quitter Londres subitement, ne voulut pas partir sans connaître le nain célèbre. Elle court à son hôtel et, se trompant de porte, sonne chez Lablache. Celui-ci ouvre lui-même ; la dame recule de deux pas :

— Je venais voir le général Tom-Pouce, dit-elle.

— C'est moi, Madame, dit Lablache.

— Oh ! j'ai donc été trompée ? on m'avait dit que vous étiez, Monsieur un tout petit homme ?

— Au théâtre, oui Madame, mais rentré chez moi, je me mets à mon aise.

PERDU "ENQUIÈREMENT"



Mme McCafferty — Fâchée de voir que vous êtes tout triste, ce matin ; quelqu'un de mort M. O'Potheen ?
O'Potheen — C'est tout comme ; le nom de la famille est perdu "enquièrement."

Mme McCafferty — Vous n'me dites pas ça !...

O'Potheen — Oui, mon garçon, Potsy ; eh bien, hier soir, on lui a présenté une adresse de la part d'une société de tempérance.

BARON ROTHSCHILD

On raconte à Vienne, en ce moment, l'anecdote suivante, qui ne manque pas d'un certain piquant et dont les journaux viennois garantissent l'authenticité.

Devant un site pittoresque de l'Autriche, un photographe amateur est en train de mettre son objectif au point. Survient un couple de jeunes mariés, des Allemands du Nord, à ce qu'il semble.

— Oh ! s'écrie la jeune femme, ravie, un photographe ! Monsieur, vous allez nous faire notre portrait, là, adossés à ce rocher.

— Mais, madame, fait l'amateur, surpris, mon appareil n'est pas fait pour le portrait.

— Il importe, ce sera ce que cela pourra, mais il nous faut un souvenir de ce joli voyage de noces.

Devant cette insistance, le photographe de rencontre n'avait plus qu'à s'exécuter, ce qu'il fit de bonne grâce.

Mais un amateur n'a pas la promptitude d'un opérateur de profession.

Le couple amoureux commence à s'impatientier, la femme surtout :

— Mais, monsieur, s'écrie-t-elle, allez-vous nous faire coucher là ? Jamais on n'opère si lentement.

Le photographe se hâte ; le cliché est enfin obtenu à la satisfaction de tout le monde.

— Et maintenant, dit l'impétueuse dame, vous voudrez bien nous tirer de cela six épreuves que vous nous enverrez. Voici notre adresse, donnez nous la vôtre.

— Avec plaisir, madame.

Et l'amateur tend sa carte, sur laquelle les nouveaux mariés, déconcertés, lisent ; "Baron de Rothschild."

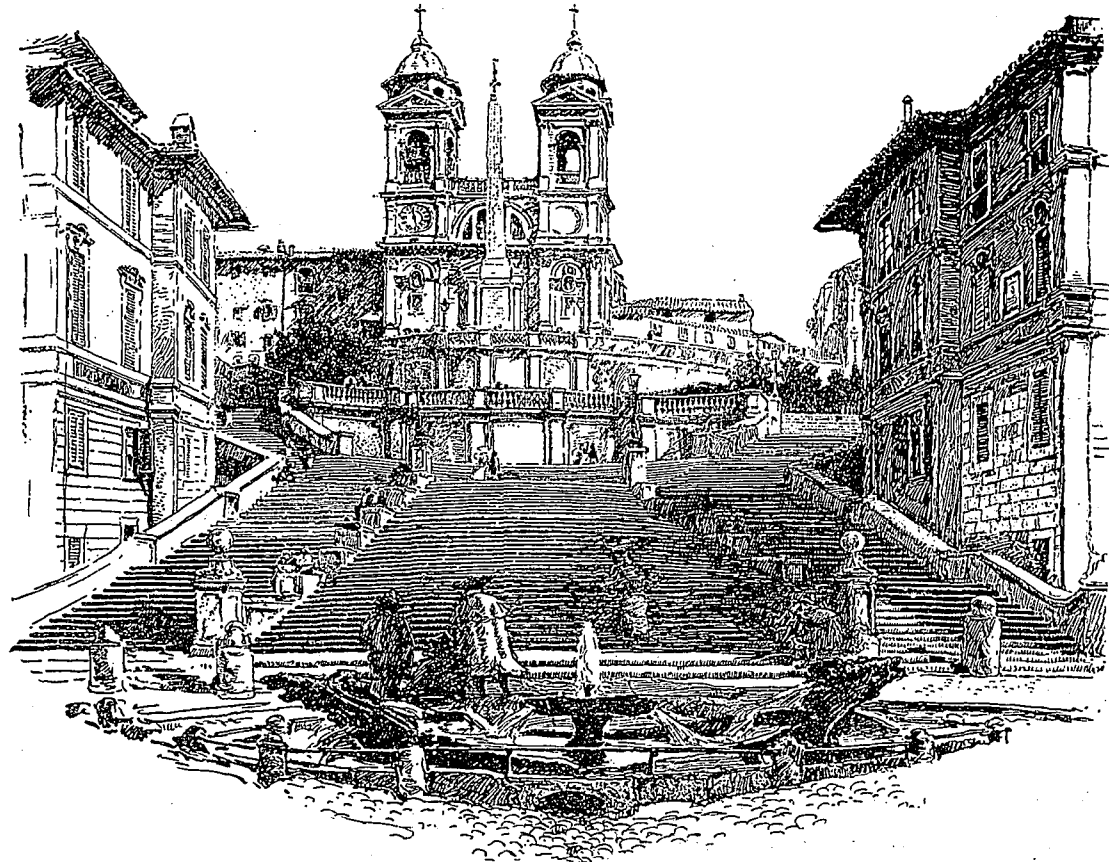
— h ! monsieur, que d'excuses ! Nous ne savions pas ! Le baron s'inclina et sourit.

Huit jours après, les jeunes gens recevaient les épreuves commandées.

— Non, disait Mlle Lucie, je n'épouserai jamais un homme à moins qu'il fasse quelque chose de brave, d'héroïque.

— Je vous prends au mot dit Gaston. Je vous demande d'être ma femme.

M. Caustique prétend que le proverbe : "l'inattendu arrive toujours", reçoit son origine des bureaux météorologiques et des prophètes de la température.



ROME — MARCHES CONDUISANT A L'ÉGLISE

"SANTA TRINITA DEI MONTI"

A la droite de la gravure ci-dessus, on voit la maison où est mort Keats en 1821. John Keats, poète anglais, né à Londres en 1795, était fils d'un palefrenier. Il était le plus artiste des poètes anglais.

LES TEMPS SONT CHANGÉS



Autrefois, on disait : "l'habit fait l'homme." Mais maintenant ce n'est plus ça : c'est le *pantalon* !

— Maman, dit Mlle Jeanne Sanceur à sa mère, j'ai accepté l'offre que M. Billet de Mille m'a faite de sa main.

— Mais tu es folle, le jeune Billet de Mille n'aura aucune fortune d'ici nombre d'années. Toute la richesse est au grand-père. Le père en héritera avant le fils et tu seras vieillie alors qu'elle t'arrivera bête !

— Mais, maman, c'est le grand-père que j'accepte pour mari.

— Le grand-père ! Viens m'embrasser : tu es un ange !

M. Pétulant. — Cela m'a fait grand-peine de vous punir Paul. Souvenez-vous que c'est la méchanceté des enfants qui fait grisonner les cheveux de leur père.

Paul. — Pleurnichant. Hon ! Hon ! Hon ! quel mauvais garçon vous avez dû être ! Regardez les cheveux de pauvre grand papa.

Mme Leriche (*minaudant*). — Mais, cher Monsieur Lesimple, m'aimerez-vous toujours, même quand je serai devenue laide et vieille.

M. Lesimple (*galamment*). — Vous pouvez vieillir encore, ma chère madame, mais devenir plus laide, jamais !

Et M. Lesimple se demande encore aujourd'hui pourquoi Mme Leriche sonna un domestique pour reconduire M. Leriche jusqu'à la porte.

N'attendez pas

Sans attendre que le mal ait fait des progrès et soit plus difficile à combattre, guérissez toutes les affections de la poitrine, des bronches, des poumons, et de la gorge avec le **Baume Rhumal**. 25 cents la bouteille. Partout.



— Mademoiselle, vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer en réponse au poème que je vous ai dédié, une boucle de vos cheveux, mais je m'aperçois qu'elle ne vient pas de votre tête ?

— En effet, monsieur, mais le poème que vous m'avez envoyé, ne vient pas non plus de la vôtre ! . . .

QUI EST LE MIEUX LOGÉ



— Du diable si notre maison n'est pas aussi bonne que la vôtre !

— Va donc, hein ! vot' maison n'a pas seulement un' chamb' de bain ! . . .

— Qui vous rend si triste, ma chère Louise ?

C'est que je pensais, Albert, que c'est la dernière soirée où nous pourrions être ensemble jusqu'à demain.

Dans l'un de nos meilleurs restaurants, un individu venait de terminer un excellent et plantureux repas. Il se lève, saisit un chapeau et un parapluie et se précipite hors de l'établissement.

— Arrêtez-le ! s'écrie le caissier. Il n'a pas payé son dîner.

— Je vais l'arrêter, dit un second dîneur d'un air déterminé ; il a emporté mon parapluie à pomme d'or. Je vais l'arrêter et le faire ramener par un agent ; la canaille !

Et le second dîneur se lève et se jète à la poursuite du premier.

Ce n'est que dix minutes plus tard que le caissier ne vint à soupçonner que pas un des deux ne reviendrait.

HEUREUSE MÉPRISE

— Veux-tu du café, Roger ?

— Merci, ma tante ; vous savez bien que je ne fume plus. ”

Mme Fougerolle affermit par un geste familier ses lunettes d'or sur son nez, et posa son éternel tricot sur une petite table à portée de sa main.

Indices précurseurs d'une mercuriale un peu prolongée.

— Mon cher enfant, fit la vieille dame, il est permis d'être distrait ; tu es attaché aux affaires étrangères, tu travailles beaucoup pour obtenir de l'avancement dans "la carrière" ; partant, tu es excusable jusqu'à un certain point de demeurer souvent préoccupé, absorbé même. Cependant il ne faut rien exagérer, fussent les meilleures choses, et je te vois avec un grand déplaisir devenir absolument insociable. Cela est d'autant plus fâcheux, que tu es en âge de te marier ; tu n'y ressens, m'as-tu dit, aucune répugnance, bien loin de là. Or je crois avoir trouvé une jeune fille qui, à tous égards, réunit les qualités désirables pour devenir la compagne de ta vie.

— En vérité, ma tante ? Et quel est cet oiseau rare ?

— Un fort joli oiseau, mon enfant ; et nous aurons bientôt, j'espère, à remercier la Providence de nous l'avoir fait dénicher.

— Voilà un signalement un peu vague, ma bonne petite tante.

— Ah ! ah ! nous ne sommes plus distrait maintenant ; ce sujet nous intéresse. Allons, je ne veux pas te faire languir trop longtemps. Tu vas prendre ce soir, à la gare du Nord, le train de Calais ; j'ai écrit sur ce papier l'adresse de M. Durand, le père de ta future ; ne va pas l'égarer, suivant ta déplorable habitude. On t'attend ; tu seras reçu par de braves gens sans cérémonies, et on ne fera aucune allusion à l'objet de ta visite. Au bout de quelques jours, si la jeune fille te convient, tu feras ta demande ; tout me porte à croire qu'elle sera favorablement accueillie. Alors tu me préviendras, et je réglerai avec la famille de ta fiancée les derniers détails, qui demandent un esprit plus rassisé que le tien. Tout cela te convient-il ?

— Je crois bien ! Que vous êtes bonne, ma tante !

— Il faut bien que je remplace tes pauvres parents, puisque le bon Dieu les a rappelées à lui. ”

Et l'excellente femme essuya une larme furtive.

Le soir même, Roger Fougerolle, rêvant de la fiancée inconnue, prenait son billet pour Calais, passait sur le



“ VEUX-TU DU CAFÉ, ROGER ? ”

quai... et s'installait tranquillement dans le train d'Ostende, où il se mit à songer de plus belle à son bonheur probable.

A la frontière belge, il était profondément endormi ; et comme sa malle ne l'avait point suivi dans son erreur, on ne réclama pas sa présence dans la salle de visite des bagages.

Quand il se réveilla de ce somme prolongé, le train stoppait en gare d'Ostende.

Un employé murmura, avec un fort accent de terroir, des paroles à peu près inintelligibles, concernant les "voyageurs pour Londres par Douvres".

— Je n'en suis pas, moi, du paquebot Calais-Douvres, murmura Roger à part lui ; et je n'ai aucune envie, aujourd'hui, d'aller en Angleterre. Diantre ! qu'ai-je fait de l'adresse de M. Durand ? ”

Il fouilla toutes ces poches, les retourna fiévreusement, et ne trouva rien.

— Charmant ! fit-il avec humeur ; comment vais-je faire ! Ma foi, ma tante m'a dit que mon futur beau-père était "aussi connu que considéré dans la ville" ; si ses concitoyens ont pour lui un degré d'estime raisonnable, je trouverai bien quelqu'un qui m'indiquera sa demeure. ”

Il descendit de wagon, et, choisissant dans la foule des commissionnaires en blouse blanche qui persécutaient les arrivants de leurs offres de service, il en avisa un dont la figure lui sembla intelligente.

— Mon ami, connaissez-vous M. Durand, un très riche propriétaire de la ville, qui habite tout près de la mer ? J'ai égaré son adresse, mais je sais que sa villa est située près du Casino.

— M. Durand ? répondit l'homme, ça est une fois le marchand de *vélocipettes* ; il demeure rampe Christine, numéro 13, savez-vous.

Tiens, pensa Roger, c'est un commissionnaire belge. Puis tout haut, en donnant une pièce de monnaie à son interlocuteur :

— Merci, mon ami. Voici mon bulletin de bagages, vous porterez ma malle à la villa de M. Durand, c'est chez lui que je descends.

Il y avait en effet un M. Durand, 13, rampe Christine, chose médiocrement surprenante, attendu le nombre incalculable de créatures humaines portant ce nom si répandu.

Ce Durand-là était un commerçant d'une scrupuleuse probité, doué en outre d'un caractère doux et jovial, un tantinet prudhomme, possédant une femme excellente et une fille jolie à miracle, revêtue de toutes les qualités paternelles et maternelles, sans compter les siennes propres.

Dans ce paisible intérieur on attendait, comme un événement important, l'arrivée de Barnabé Papineau, le fils du représentant de la maison de commerce à Paris.

Papineau père était un vieil ami de vingt ans, presque un associé. Sa fortune, considérable, égalait celle des Durand ; son rejeton passait pour un garçon rangé et travailleur, et ma foi, qui sait ? peut-être y avait il en lui un mari pour Geneviève.

Barnabé, sans préciser de date, avait annoncé sa venue imminente ; tout était prêt pour le recevoir. Aussi quand la bonne, précédant Roger, dit en ouvrant la porte du salon où la famille était réunie : " Monsieur, c'est un Monsieur de Paris que Monsieur attend," sur-le-champ l'excellent Durand se précipita dans les bras de Fougerolle en s'écriant :

— Mon jeune ami, que je suis heureux de vous voir ! Nous vous attendions. Ma femme... ma fille Geneviève... Voici le fils de mon vieil ami.

Ma tante ne m'avait point dit qu'il avait connu mon père, songea Roger. Elle est charmante, mademoiselle Geneviève !



La journée se passa dans des démonstrations de cordialité incroyables. On visita la ville, le port, la plage. Roger continuait à se croire, de la meilleure foi du monde, à Calais, prenant les soldats belges pour des douaniers et s'étonnant un peu du " patois " incompréhensible des Boulonnais.

Le soir venu, il semblait à tout le monde que l'on s'était toujours connu ; et Mlle Geneviève éprouvait déjà une sympathie prononcée pour ce beau garçon, souriant, spirituel et bon.

Mais à minuit on entendit un violent coup de sonnette, et la petite bonne accourut d'un air effaré annoncer à son maître qu'un monsieur, prétendant se nommer Barnabé Papineau, demandait à lui parler.

M. Durand faillit tomber de son haut.

Quand il se reprit :

— " Janneke, prononça-t-il, c'est un chevalier d'industrie. Evidemment il aura appris à Paris que le fils de mon correspondant devait venir ici, et il aura comploté de se faire passer pour lui, afin de nous escroquer. Mais il va voir à qui il a affaire. Janneke, faites-le entrer.

— S'il vous plaît, Monsieur, faites attention. Ça est un homme de mauvaise figure, savez-vous ; je ne sais pas le regarder sans avoir peur.

— C'est bien. Il trouvera à qui parler. "

Barnabé entra, rougeaud et gauche, d'allure embarrassée, long et sec ; son physique ingrat ne plaidait point en sa faveur.

— " Mon cher monsieur Durand, je vous demande pardon de me présenter chez vous si tard ; mais mon père, M. Papineau... "

— Alors vous affirmez vous nommer Barnabé Papineau ?

— Mais ; sans doute, je... "

— Croyez-moi, malheureux égaré, renoncez à cette prétention.

— Comment ! renoncer ? Que voulez-vous dire ?

— Vous jouissez d'un toupet exorbitant mais vous jouez de malheur, Barnabé est ici.

— Barnabé !!!

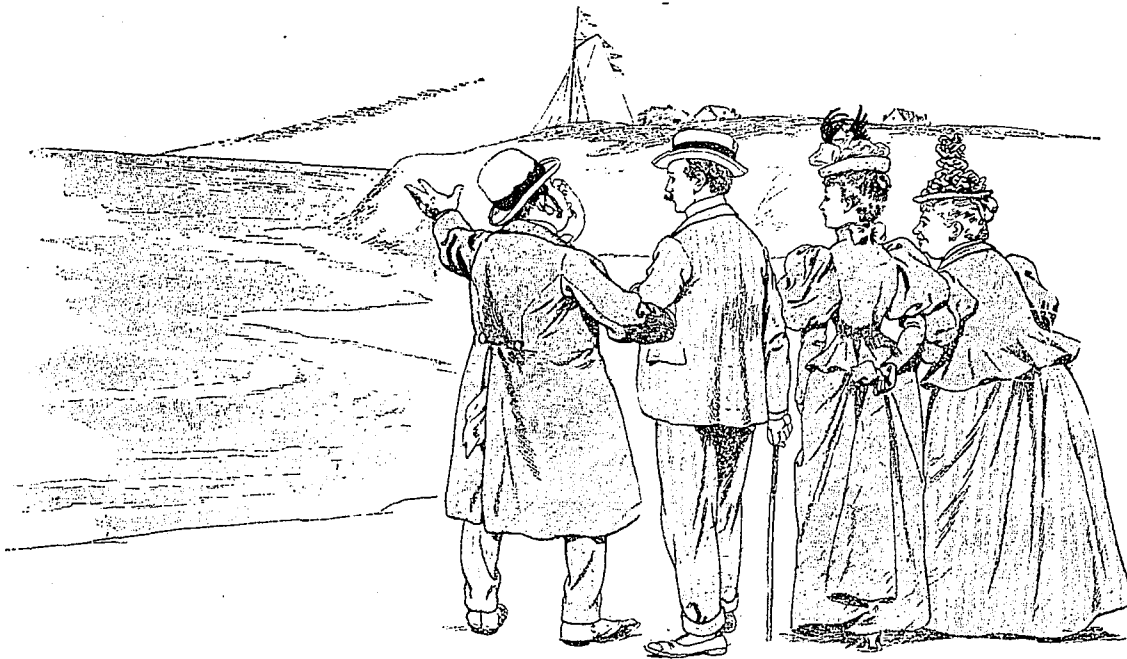
— Ah ! vous constatez maintenant l'insuccès de votre criminelle tentative. Voyons, mon ami, je n'attaque pas votre probité ; vous avez voulu m'escroquer, je trouve cela tout naturel, c'est-à-dire... Enfin, je vais vous donner un bon conseil : fuyez, et sachez moi gré de ne pas vous remettre entre les mains de la gendarmerie pour subir la sévérité des lois.

— Par exemple, c'est trop fort ! Si vous ne voulez pas me recevoir, dites-le moi ; mais je trouve ce procédé hideux ! M'accuser...

— Je vous le répète, déplorable faussaire, allez-vous-en, ou je serai forcé de livrer votre tête au glaive du commissaire de police.

— Comment ! vous voulez ma tête à présent, à Ah bien ! ah bien ! Mais, misérable vieillard, je ne veux pas qualifier votre conduite, elle est révoltante ! "

Barnabé criait du haut de sa tête, au point qu'attirés



ON VISITA LA VILLE, LE PORT, LA PLAGE

par le vacarme, Roger, Mme Durand et Geneviève arrivèrent, doutant si le feu était à la maison.

— Ah ! vous venez fort à propos pour confondre ce misérable imposteur, mon jeune ami. Ne prétend-il pas être Barnabé Papineau ?

— Eh bien ! demanda Roger ingénument, qui vous fait croire qu'il se nomme pas ainsi ?

— Mais puisque c'est vous, Barnabé...

— Moi, jamais de la vie !

— Vous n'êtes pas Barnabé Papineau ?

M. Durand s'éroula dans un fauteuil, hébété de stupeur.

— Nullement. Je me nomme Roger Fougerolle, et...

— Mais alors que venez-vous faire ici ?

Comme bien on pense, l'explication fut courte et facile. Chacun reprit son personnage normal, et l'imposteur involontaire écrivit quelques jours après à sa

tante pour lui annoncer triomphalement l'heureuse issue de sa dernière distraction, la priant de venir "régler avec la future les derniers détails du mariage de son neveu avec Mlle Durand, — point celle de Calais"

"Mais je ne regrette pas ma méprise," conclua-t-il.

JACQUES LEMAIRE.

L'AIR D'UNE REINE

"N'est-ce pas aimable de la part de Georges de m'avoir dit que j'avais l'air d'une reine ?

Cela dépend, avez-vous jamais vu le portrait de la reine de Madagascar ?

LES RASEURS

Je ne sais, ma chère, pourquoi vous avez prié M. Crampon de chanter ?

— Cela m'ennuyait de le faire, mignon, mais c'était le seul moyen de l'empêcher de causer.

Charlotte. — Mémère, qu'as-tu fait de tes dents aujourd'hui ?

La maman. — Je les ai envoyées au dentiste pour qu'il les arrange un peu.

Charlotte. — Alors tu n'en a pas du tout dans ta bouche à présent, mémère, pas du tout ?

La maman. — Pas du tout. Mais pourquoi cette question ?

Charlotte. — Oh ! c'est qu'alors je puis te confier mes noix jusqu'à mon retour de l'école.

UN BON AVOCAT

Un individu est accusé de faux. On interroge les témoins.

L'avocat. — Croyez vous le prévenu coupable d'avoir imité la signature de son patron.

Le témoin. — Cela me paraît impossible, je sais qu'il ne sait pas écrire son propre nom.

L'avocat. — Ce n'est pas de ça qu'il est question. Le prévenu n'est pas accusé d'avoir écrit son propre nom, mais celui de son patron.

Le juge. — Vous avez attaqué ce Monsieur, vous l'avez renversé à terre, et vous lui avez volé sa montre.

Le prisonnier. — C'est vrai, mon président, mais si je n'avais pas pris l'initiative qui peut dire qu'il ne m'en eût pas fait autant.

M. Jacquin prend la tasse de ce que la maîtresse de la pension appelle du café, goûte, flaire et la repose dans l'assiette.

— Avez vous quelque chose à dire contre ce café, monsieur Jacquin ? demanda la dame.

— Oh ! non, Madame, reprend M. Jacquin, je ne dis jamais de mal des absents.

UN MALENTENDU



Mme Jones — Je vais emporter ma commande avec moi, M. Flancdur.

Le boucher — Oui, madame.... Henri ! hâte-toi de couper la cuisse à Mad. Jones, pour qu'elle l'emporte.

Mad. Jones a failli s'évanouir.

GRACIEUSETÉS FÉMININES

Au bal, un monsieur reconduit sa danseuse. En passant auprès d'une jeune fille assez entourée, il demande à sa belle partenaire qu'elle est cette jeune personne.

— C'est Malvina Gautier. Tout le monde dit qu'elle est belle. C'est mon amie.

— Et vous, lui dites-vous aussi qu'elle est belle ?

— En face, oui.

EN SORTANT D'UN BANQUET :

M. Poivrot (à un autre convive).—Pardon, monsieur, si cela ne vous faisait rien, voudriez-vous bien prendre ce morceau de craie et écrire mon adresse sur mon dos. Je sais, maintenant, où je demeure, seulement, je n'ai pas envie de rentrer à la maison maintenant. Et quand je n'ai pas l'idée de rentrer tout de suite, j'oublie promptement où j'habite.

MOYEN PRATIQUE DE GUÉRIR LA MÉLANCOLIE

Un monsieur à l'air triste entre chez le pharmacien.
—Pouvez-vous me donner quelque chose qui chasse de mon esprit les idées tristes et les souvenirs amers ?

Le pharmacien fit un signe de tête. Il mélangea en petites doses du sulfate de quinine, de l'absinthe, de la rhubarbe, des sels d'Epsom et de l'huile de ricin, et lui remit le flacon.

Le monsieur prit la drogue, et, depuis six mois, il ne pense plus à rien au monde... excepté au moyen de se débarrasser de l'affreux goût qui lui est resté dans la bouche.

ETYMOLOGIE PEU CONNUE

Les mots d'argot parisien : "épater, s'épater, faire de l'épate," viennent du vieux verbe français s'épenter, avoir peur.

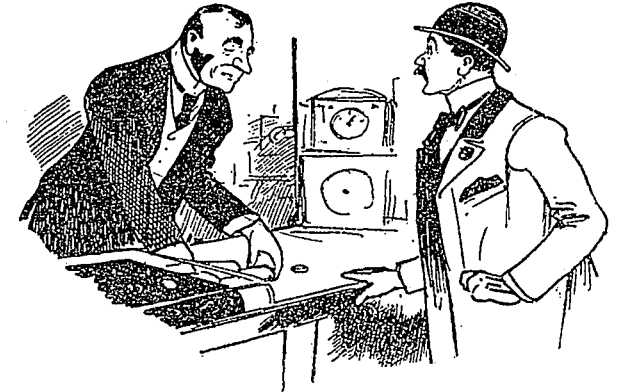
LA GÉNÉRATION QUI POUSSE



Corinne, une enfant fin de siècle — Johnny, si *poupa* ne veut pas nous laisser marier, allons nous jeter à la rivière?...

Johnny, qui a peur de l'eau — Euh ! euh... c'est que l'eau est ben *frette*, Corinne...

PAR DISTRACTION



Le bijoutier, au jeune homme qui est en train d'acheter une alliance — Assurément, monsieur, *un* sera assez !....

COURTISANERIE

Napoléon 1er aimait à jouer avec la faiblesse des autres. Son plaisir était de prendre à l'improviste, par des questions inattendues, ses interlocuteurs. Un jour c'était à Rouen, il était en bateau :

— Quel est en cet endroit, la profondeur de la Seine ? demanda t-il à brûle-pourpoint à M. Beugnot.

— Celui-ci était rompu à ce jeu ; il répondit aussitôt sans hésiter en donnant un chiffre.

— Elle est de tant, Sire.

— Ah ! et sa largeur ?

— De tant.

— Napoléon parut contrarié : la netteté de ces réponses le gênait ; il continuait :

— Combien y a-t-il de maisons sur ce quai ?

— Tant.

— Combien d'oiseaux de passage en ce moment ?

— Un seul, Sire, un aigle !

Le despote sourit ; on l'avait flatté.

Les gens qui retombent toujours sur leurs pieds quoi qu'ils fassent sont aussi ceux qui se soucient comme d'une guigne s'ils retombent sur le pied d'un autre.

L'HARMONIE DU NOMBRE

Dryden se trouvant un jour, après boire avec le duc de Buckingham, le comte de Rochester, et lord Dorset ; la conversation vint à tomber sur la langue anglaise, sur l'harmonie du nombre, sur l'élégance du style, sorte de mérite auquel chacun des trois seigneurs prétendait exclusivement et sans partage. On discute, on s'échauffe, on convient enfin d'en venir à la preuve, et de prendre un juge. Ce juge fut Dryden.

La preuve consista à écrire isolément et sans désespérer, sur le premier sujet venu, et de mettre les trois thèmes sous le chandelier. On se met à l'ouvrage.

Le duc et le comte font des efforts de génie. Lord Dorset trace négligemment quelques lignes. Quand chacun eut fini, et placé son chef d'œuvre sous le chandelier, Dryden procède à l'examen.

Dès qu'il eut achevé sa lecture des trois pièces :

— Messieurs, dit-il au comte de Buckingham et au comte de Rochester, votre style m'a plu, mais celui de lord Dorset m'a ravi. Ecoutez, c'est vous qu'à présent je fais juges.

Dryden lit : " Au 1er mai prochain, je paierai à John Dryden ou à son ordre, la somme de cinq cents livres sterling, valeur reçue. 15 avril 1686. Signé: Dorset."

Alors, Rochester et Buckingham ne purent disconvenir que ce style ne l'emportât sur tout autre.

ADRESSE BIEN MISE

—Guillaume! Guillaume! criait le directeur d'un grand magasin.

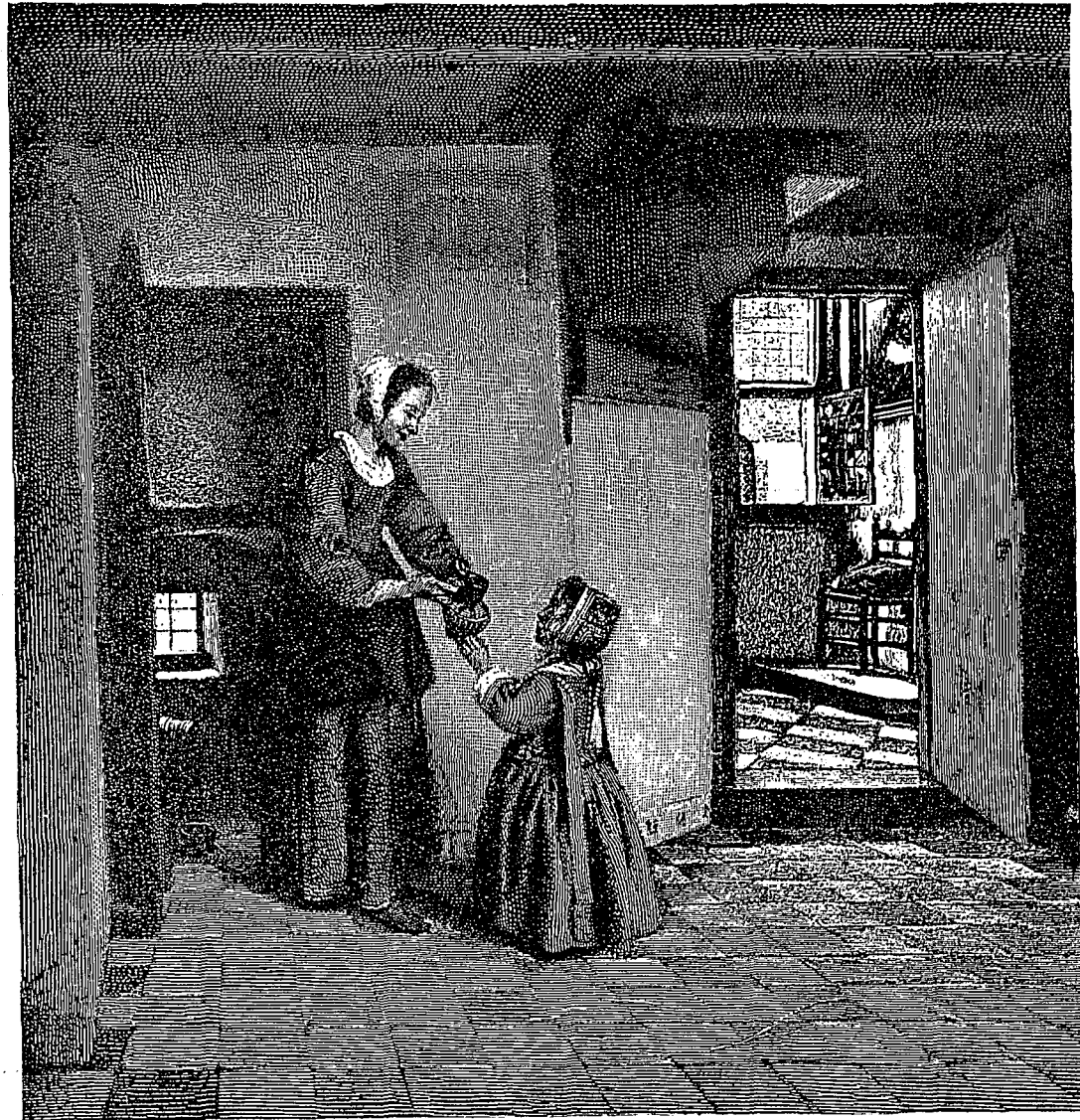
—Voilà, monsieur!

—Comment cela se fait-il? Mme Dupétard se plaint de n'avoir reçu qu'un seul des paquets qu'elle a commandé de lui envoyer à domicile?

—C'est drôle, Monsieur! J'ai pourtant bien mis l'adresse: " Mme Dupétard, 3, rue de l'Artillerie, en ville" sur un des paquets et *dito* sur tous les autres.

Le père (*faisant allusion à l'œil au beurre noir de son garçon*). — Tu vois ce qu'il nous en coûte de nous battre, Robert.

Robert (*grognon*). — Cela ne m'a rien coûté, papa; c'est Jean qui me l'a donné gratis.



BEAUX-ARTS, ÉCOLE HOLLANDAISE. — LA LAITERIE, TABLEAU DE PIETER HOOCH, 1632-81

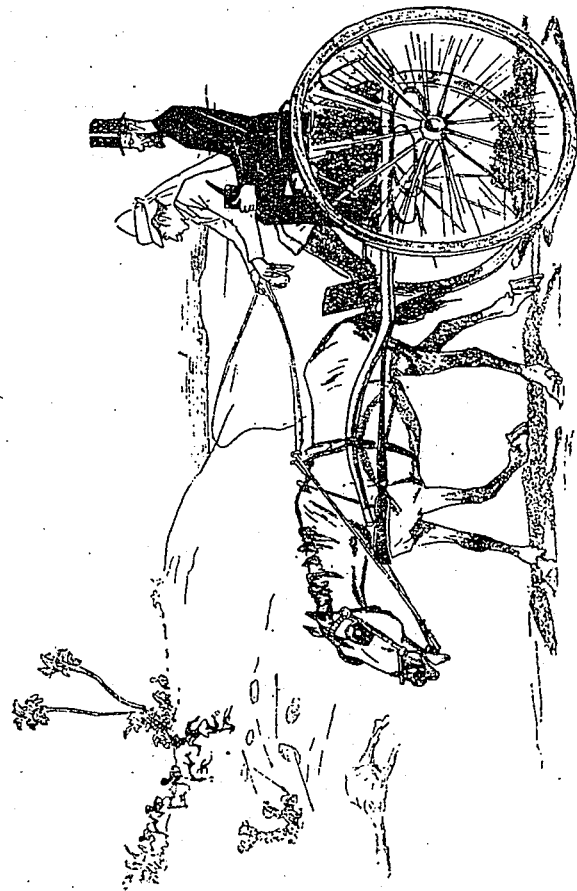
COMMENT CANON-ISER UN MINISTRE



L'explorateur et le ministre traversent tranquillement le désert.
Une troupe de sauvages apparaît soudain.

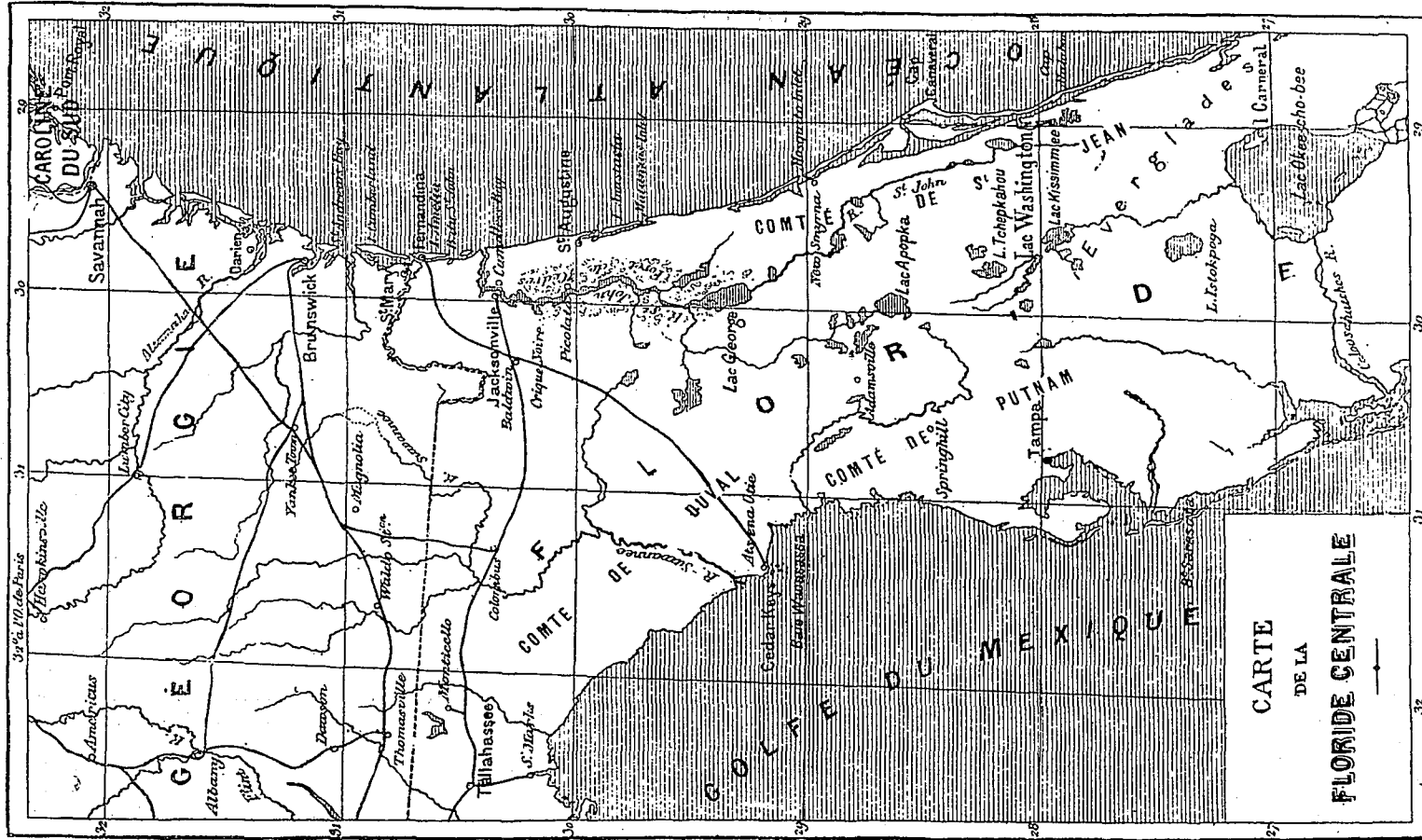


Que faire sans armes ! !
Une inspiration subite leur suggère un stratagème qu'ils exécutent aussitôt.



Les sauvages, à l'aspect du canon, prennent la fuite et courent encore.

NORD CONTRE SUD



NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

VI

(suite)

James Burbank n'ignorait rien de ce qui se passait au dehors. Plusieurs de ses affidés, dont il était sûr, le tenaient au courant des mouvements qui se préparaient à Jacksonville. Il savait que Texar y avait reparu, que sa détestable influence s'étendait sur la basse population, comme lui d'origine espagnole. Un pareil homme à la tête de la ville, c'était une menace directe contre Camdless-Bay. Aussi James Burbank se préparait-il à tout événement, soit pour une résistance, si elle était possible, soit pour une retraite, s'il fallait abandonner Castle-House à l'incendie et au pillage. Avant tout, pourvoir à la sûreté de sa famille et de ses amis, c'était sa première, sa constante préoccupation.

Pendant ces quelques jours, Zermah montra un dévouement sans bornes. A toute heure, elle surveillait les abords de la plantation, principalement du côté du fleuve. Quelques esclaves, choisis par elle parmi les plus intelligents et les meilleurs, demeuraient jour et nuit aux postes qu'elle leur avait assignés. Toute tentative contre le domaine eût été signalée aussitôt. La famille Burbank ne pouvait être prise au dépourvu, sans avoir le temps de se réfugier à Castle-House.

Mais ce n'était pas par une attaque directe et à main armée que James Burbank devait être inquiété tout d'abord. Tant que l'autorité ne serait pas aux mains de Texar et des siens, on devait y mettre plus de formes. C'est ainsi que, sous la pression de l'opinion publique, les magistrats furent amenés à prendre une mesure qui allait donner une sorte de satisfaction aux

partisans de l'esclavage, acharnés contre les gens du Nord.

James Burbank était le plus important des colons de la Floride, le plus riche aussi de tous ceux dont on ne connaissait que trop les opinions libérales. Ce fut donc lui que l'on visa tout d'abord, lui qui fut mis en demeure de s'expliquer sur ses idées personnelles d'affranchissement au milieu d'un territoire à esclaves.

Le 26, dans la soirée, un planton, expédié de Jacksonville, arriva à Camdless-Bay et remit un pli à l'adresse de James Burbank.

Voici ce que contenait ce pli :

“ Ordre à James Burbank de se présenter en personne demain, 27 février, à onze heures du matin, à Court-Justice, devant les autorités de Jacksonville. ”

Rien de plus.

IV

OU EN EST LA GUERRE DE SÉCESSION

Quelques mots sur la guerre de sécession, à laquelle cette histoire doit être intimement mêlée.

Et, tout d'abord, que ceci soit bien établi dès le début : ainsi que l'a dit le comte de Paris, ancien aide de camp du général MacClellan, dans sa remarquable *Histoire de la guerre civile en Amérique*, cette guerre n'a eu pour cause ni une question de tarifs, ni une différence réelle d'origine entre le Nord et le Sud. La race anglo-saxonne régnait également sur tout le territoire des Etats-Unis. Aussi, la question commerciale n'a-t-elle jamais été en jeu dans cette terrible lutte entre frères. “ C'est l'esclavage, qui, prospérant dans une moitié de la république et aboli dans l'autre, y avait créé deux sociétés hostiles. Il avait profondément modifié les mœurs de celle où il dominait, tout en laissant intactes les formes apparentes du gouvernement. C'est lui qui fut non pas le prétexte ou l'occasion, mais la cause unique de l'antagonisme dont la conséquence inévitable fut la guerre civile. ”

Dans les états à esclaves, il y avait trois classes. En bas, quatre millions de nègres asservis, soit le tiers de la population. En haut, la caste des propriétaires, relativement peu instruite, riche, dédaigneuse, qui se réservait absolument la direction des affaires publiques. Entre les deux, la classe remuante, paresseuse, misérable,

des petits blancs. Ceux-ci, contre toute attente, se montrèrent ardents pour le maintien de l'esclavage, par crainte de voir la classe des nègres affranchis s'élever à leur niveau.

Le Nord devait donc trouver contre lui non seulement les riches propriétaires, mais aussi ces petits blancs qui, surtout dans les campagnes, vivaient au milieu de la population serve. La lutte fut donc effroyable. Elle produisit même dans les familles de telles dissensions que l'on vit des frères combattre, l'un sous le drapeau confédéré, l'autre sous le drapeau fédéral. Mais un grand peuple ne devait pas hésiter à détruire l'esclavage jusque dans ses racines. Dès le siècle dernier, l'illustre Franklin en avait recommandé l'abolition. En 1807, Jefferson avait recommandé au Congrès “ de prohiber un trafic dont la moralité, l'honneur et les plus chers intérêts du pays exigeaient depuis longtemps la disparition. ” Le Nord eut donc raison de marcher contre le Sud et de le réduire. D'ailleurs, il allait s'ensuire une union plus étroite entre tous les éléments de la république, et la destruction de cette illusion si funeste, si menaçante, que chaque citoyen devait d'abord obéissance à son propre État, et, seulement en second lieu, à l'ensemble de la fédération américaine.

Or, ce fut précisément en Floride que se réveillèrent les premières questions relatives à l'esclavage. Au commencement de ce siècle, un chef indien métis, nommé Oscéola, avait pour femme une esclave marronne, née dans ces parties marécageuses du territoire floridien qu'on nomme Everglades. Un jour, cette femme fut ressaisie comme esclave et emmenée par force. Oscéola souleva les Indiens, commença la campagne anti-esclavagiste, fut pris et mourut dans la forteresse où on l'avait enfermé. Mais la guerre continua, et, dit l'historien Thomas Higginson, “ la somme d'argent que nécessita une pareille lutte fut trois fois plus considérable que celle qui avait été jadis payée à l'Espagne pour l'acquisition de la Floride. ”

Voici maintenant quels avaient été les débuts de cette guerre de sécession ; puis, quel était l'état des choses pendant ce mois de février 1862, époque où James Burbank et sa famille allaient éprouver des contre-coups si terribles qu'il nous a paru intéressant d'en avoir fait l'objet de cette histoire.

Le 16 octobre 1859, l'héroïque capitaine John Brown, à la tête d'une petite troupe d'esclaves fugitifs, s'empare de Harpers-Ferry en Virginie. L'affranchissement des hommes de couleur, tel est son but. Il le proclame

hautement. Vaincu par les compagnies de la milice, il est fait prisonnier, condamné à mort et pendu à Charleston, le 2 décembre 1859, avec six de ses compagnons.

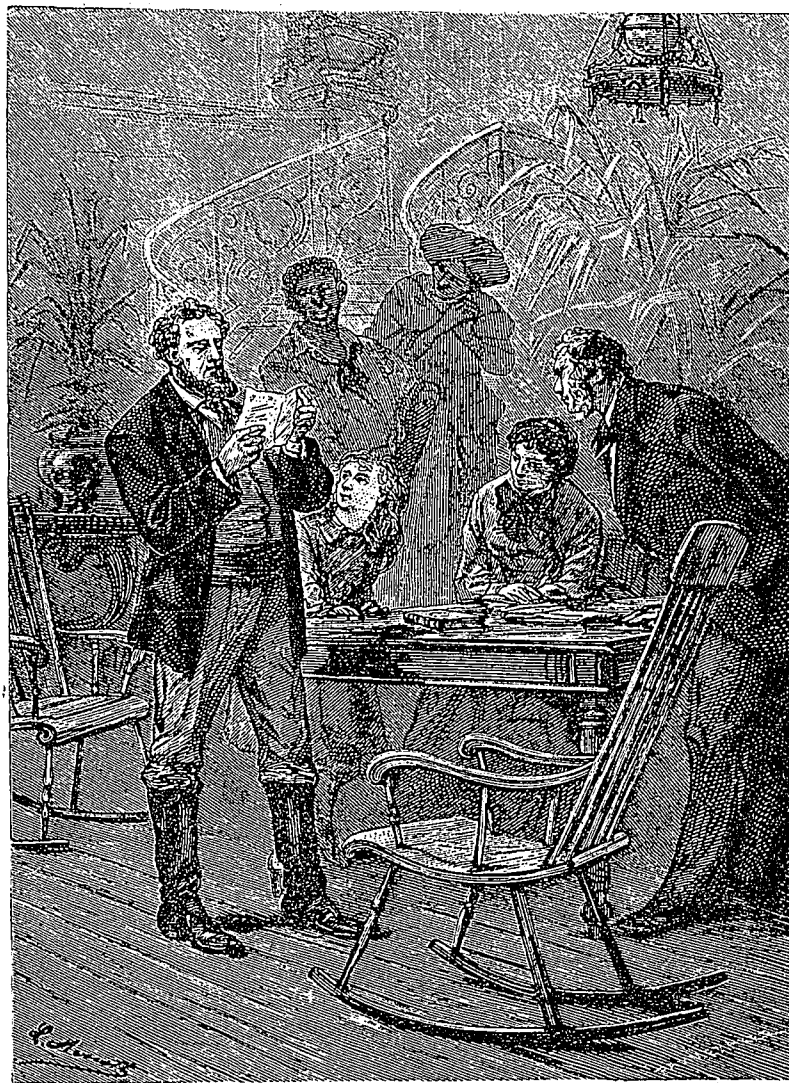
Le 20 décembre 1860, une convention se réunit dans la Caroline du Sud et adopte d'enthousiasme le décret de sécession. L'année suivante, le 4 mars 1861, Abraham Lincoln est nommé président de la République. Les États du Sud regardent son élection comme une menace pour l'institution de l'esclavage. Le 11 avril 1861, le fort Sumter, un de ceux qui défendent la rade de Charleston, tombe au pouvoir des susdites, commandés par le général Beauregard. La Caroline du Nord, la Virginie, l'Arkansas, le Tennessee, adhèrent aussitôt à l'acte séparatiste.

Soixante-quinze mille volontaires sont levés par le gouvernement fédéral. Tout d'abord on s'occupe de mettre Washington, la capitale des États Unis d'Amérique, à l'abri d'un coup de main des confédérés. On ravitaille les arsenaux du Nord qui étaient vides, alors que ceux du Sud avaient été largement approvisionnés sous la présidence de Buchanan. Le matériel de guerre se complète au prix des plus extraordinaires efforts. Puis, Abraham Lincoln déclare les ports du Sud en état de blocus.

C'est en Virginie que se passent les premiers faits de guerre. MacClellan repousse les rebelles dans l'Ouest. Mais, le 21 juillet, à Bull-Run, les troupes fédérales, réunies sous les ordres de MacDowel, sont mises en déroute et s'enfuient jusqu'à Washington. Si les sudistes ne tremblent plus pour Richmond, leur capitale, les nordistes ont lieu de trembler pour la capitale de la République américaine. Quelques mois après, les fédéraux sont encore défaits à Ball's-Bluff. Toutefois, cette affaire malheureuse est bientôt compensée par diverses expéditions, qui mirent aux mains des unionistes le fort Hatteras et Port-Royal-Harbour, dont les séparatistes ne parvinrent plus à s'emparer. A la fin de 1861, le commandement général des troupes de l'Union est donné au major-général George Mac Clennan.

Cependant, cette année-là, les corsaires esclavagistes ont couru les mers des deux mondes. Ils ont trouvé accueil dans les ports de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et du Portugal, — faute grave qui, en reconnaissant aux sécessionnistes les droits de belligérants, eut pour résultat d'encourager sa course et de prolonger la guerre civile.

Puis vinrent les faits maritimes, qui eurent un si grand retentissement. C'est le *Sumter* et son fameux



capitaine Semmes. C'est l'apparition du bélier *Manassas*. C'est, le 12 octobre, le combat naval à la tête des passes du Mississippi. C'est, le 8 novembre, la prise du *Trent*, navire anglais à bord duquel le capitaine Wilkes capture les commissaires confédérés — ce qui faillit amener la guerre entre l'Angleterre et les États-Unis.

Entre temps, les abolitionnistes et les esclavagistes se livrent de sanglants combats, avec des alternatives de succès et de revers jusque dans l'État du Missouri. Des principaux généraux du Nord, l'un, Lyon, est tué, ce qui provoque la retraite des fédéraux à Rolla et la marche de Price avec les troupes confédérées vers le nord. On se bat à Fredericktown le 21 octobre, à Springfield le 25, et, le 27, Frémont occupe cette ville avec les fédéraux. Au 19 décembre, le combat de Belmont, entre Grant et Polk, demeure incertain. Enfin, l'hiver, si rigoureux dans ces contrées de l'Amérique septentrionale, vient mettre un terme aux opérations.

Les premiers mois de l'année 1862 sont employés en efforts véritablement prodigieux de part et d'autre.

Au nord, le Congrès vote un projet de loi qui lève cinq cent mille volontaires, — ils seront un million à la fin de la lutte, — et approuve un emprunt de cinq cents millions de dollars. Les grandes armées sont créées, principalement celle du Potomac. Leurs généraux sont Banks, Butler, Grant, Sherman, MacClellan, Meade, Thomas, Kearney, Halleck, pour ne citer que les plus célèbres. Tous les services vont entrer en fonction. Infanterie, cavalerie, artillerie, génie, sont indivisionnés d'une manière à peu près uniforme. Le matériel de guerre se fabrique à outrance, carabines Minié et Colt, canons rayés des systèmes Parrot et Rodman, canons à âme lisse et columbiads Dahlgrens, canons obusiers, canons revolvers, obus Shrapnell,

parcs de siège. On organise la télégraphie et l'aérostation militaires, le reportage des grands journaux, les transports qui seront faits par vingt mille chariots attelés de quatre-vingt-quatre mille mules. On réunit des approvisionnements de toutes sortes, sous la direction du chef de l'ordonnance. On construit de nouveaux navires du type bélier, les "rams" du colonel Ellet, les "gunboats" ou canonnières du commodore Foote, qui vont apparaître pour la première fois dans une guerre maritime.

Au sud, le zèle n'est pas moins grand. Il y a bien les fonderies de canon de la Nouvelle-Orléans, celles de Memphis, les forges de Tredogar, près de Richmond, qui fabriquent des Parrots et des Rodmans. Mais cela ne peut suffire. Le gouvernement confédéré s'adresse à l'Europe. Liège et Birmingham lui envoient des cargaisons d'armes, des pièces des systèmes Armstrong et Whitwort. Les forceurs de blocus, qui viennent chercher à vil prix du coton dans ses ports, n'en obtiennent qu'en échange de tout ce matériel de guerre. Puis, l'armée s'organise. Ses généraux sont Johnston, Lee, Beauregard, Jackson, Britenden, Floyd, Pillow. On adjoint des corps irréguliers, tels que milices, guérillas, aux quatre cent mille volontaires, enrôlés pour trois ans au plus et un an au moins, que le Congrès séparatiste, à la date du 8 août, accorde à son président Jefferson Davis.

Cependant ces préparatifs n'empêchent pas la lutte de reprendre dès la seconde moitié du premier hiver. De tout le territoire à esclaves, le gouvernement fédéral n'occupe que le Maryland, la Virginie occidentale, le Kentucky en quelques portions, le Missouri pour la plus grande part, et un certain nombre de points du littoral.

Les nouvelles hostilités commencent d'abord dans l'est du Kentucky. Le 7 janvier, Garfield bat les confédérés à Middle-Creek, et, le 20, ils sont de nouveau battus à Logan-Cross ou Mill-Springs. Le 2 février, Grant s'embarque avec deux divisions sur quelques grands vapeurs de Tennessee que va soutenir la flottille cuirassée de Foote. Le 6, le fort Henry tombe en son pouvoir. Ainsi est brisé un anneau de cette chaîne "sur laquelle, dit l'historien de cette guerre civile, s'appuyait tout le système de son adversaire Johnston." Le Cumberland et la capitale du Tennessee sont donc menacés directement et à court délai par les troupes fédérales. Aussi Johnston cherche-t-il à concentrer toutes ses forces au fort Donelson, afin de retrouver un point d'appui plus sûr pour la défensive.

A cette époque, une autre expédition, comprenant un

corps de seize mille hommes sous les ordres de Burnside, une flottille, composée de vingt-quatre vapeurs armés en guerre et de cinquante transports, descend la Chesapeake et appareille de Hampton-Roads, le 12 janvier. Malgré de violentes tempêtes, le 24 janvier, elle donne dans les eaux du Pimlico-Sound pour s'emparer de l'île Roanoke et réduire la côte de la Caroline du Nord.

Mais l'île est fortifiée. A l'ouest le canal se défend par un barrage de coques submergées. Des batteries et des ouvrages de campagne en rendent l'accès difficile. Cinq à six mille hommes, soutenus par une flottille de sept canonnières, sont prêts à empêcher tout débarquement. Néanmoins, malgré le courage de ses défenseurs, du 7 au 8 février, cette île tombe au pouvoir de Burnside avec vingt canons et plus de deux mille prisonniers. Le lendemain, les fédéraux sont maîtres d'Elizabeth-City et de toute la côte de l'Albemarle-Sound, c'est-à-dire du nord de cette mer intérieure.

Enfin, pour achever de décrire la situation jusqu'au 6 février, il faut parler de ce général sudiste, cet ancien professeur de chimie, Jackson, ce soldat puritain qui défend la Virginie. Après le rappel de Lee à Richmond, il commande l'armée. Il quitte Winchester, le 1er janvier, avec ses dix mille hommes, traverse les Alléghanies pour prendre Bath sur le railway de l'Ohio. Vaincu par le climat, écrasé par les tempêtes de neige, il est forcé de rentrer à Winchester, sans avoir atteint son objectif.

Et, maintenant, en ce qui concerne plus spécialement les côtes du Sud, depuis la Caroline jusqu'à la Floride, voici ce qui s'est passé.

Durant la seconde moitié de l'année 1861, le Nord possédait assez de rapides bâtiments pour faire la police de ces mers, bien qu'il n'eût pu s'emparer du fameux *Sumter*, qui, en janvier 1862, vint relâcher à Gibraltar, afin d'exploiter les eaux européennes. Le *Jefferson-Davis*, voulant échapper aux fédéraux, se réfugie à Sainte-Augustine en Floride et périt au moment où il donne dans les passes. Presque en même temps, un des navires employés à la croisière de la Floride, l'*Anderson*, capture le corsaire *Beauregard*. Mais, en Angleterre, de nouveaux bâtiments sont armés pour la course. C'est alors qu'une proclamation d'Abraham Lincoln étend le blocus aux côtes de la Virginie et de la Caroline du Nord, et même le blocus fictif, le blocus sur le papier, qui comprend quatre mille cinq cents kilomètres de côtes. Pour les surveiller, on n'a que deux escadres : l'une doit bloquer l'Atlantique, l'autre, le golfe du Mexique.

Le 12 octobre, pour la première fois, les confédérés tentent de dégager les bouches du Mississippi avec le *Manassas*, — premier navire qui fut blindé pendant cette guerre, — soutenu d'une flottille de brûlots. Si le coup ne réussit pas, si la corvette *Richmond* peut s'en tirer saine et sauve le 29 décembre, un petit vapeur le *Sea-Bird*, parvient à enlever une goëlette fédérale en vue du fort Monroe.

Cependant, il est nécessaire d'avoir un point qui puisse servir de base d'opérations pour les croisières de l'Atlantique. Le gouvernement fédéral décide alors de s'emparer du fort Hatteras, qui commande la passe du même nom, passe très fréquentée par les forceurs de blocus. Ce fort est difficile à prendre. Il est soutenu par une redoute carrée, appelée fort Clark. Un millier d'hommes et le 7e régiment de la Caroline du Nord concourent à le défendre. N'importe. L'escadre fédérale, composée de deux frégates, trois corvettes, un aviso, deux grands vapeurs, vient mouiller le 27 août devant les passes. Le commodore Stringham et le général Butler attaquent. La redoute est prise. Le fort Hatteras, après une assez longue résistance, hisse le drapeau blanc. La base d'opérations est acquise aux nordistes pour toute la durée de la guerre.

En novembre, c'est l'île de Santa-Rosa, à l'est de Pensacola, sur le golfe du Mexique, une dépendance de la côte floridienne, qui, malgré les efforts des confédérés, reste au pouvoir des fédéraux.

Toutefois, la prise du fort Hatteras ne paraît pas suffisante pour la bonne conduite des opérations ultérieures. Il faut occuper d'autres points sur le littoral de la Caroline du Sud, de la Georgie, de la Floride. Deux frégates à vapeur, le *Wasbah* et le *Susquehannah*, trois frégates à voiles, cinq corvettes, six canonnières, plusieurs avisos, vingt-cinq bâtiments charbonniers chargés des approvisionnements, trente-deux vapeurs pouvant transporter quinze mille six cents hommes sous les ordres du général Sherman, sont donnés au commodore Dapont. La flottille appareille le 25 Octobre devant le fort Monroe. Après avoir essuyé un terrible coup de vent au lac du cap Hatteras, elle vient reconnaître les passes de Hilton-Head, entre Charlestown et Savannah. Là est la baie de Port-Royal, l'une des plus importantes de la confédération américaine, où le général Ripley commande les forces des esclavagistes. Les deux forts Walker et Beauregard battent l'entrée de la baie à quatre mille mètres l'un de l'autre. Huit

vapeurs la défendent, et sa barre la rend presque inabordable à une flotte d'assaillants.

Le 5 Novembre le chenal a été balisé, et, après un échange de quelques coups de canon, Dupont pénètre dans la baie, sans pouvoir débarquer encore les troupes de Sherman. Le 7, avant midi, il attaque le fort Walker, puis le fort Beauregard. Il les écrase sous une grêle de ses plus gros obus. Les forts sont évacués. Les fédéraux en prennent possession presque sans combat, et Sherman occupe ce point si important pour la suite des opérations militaires. C'était un coup porté au cœur même des États esclavagistes. Les îles voisines tombent l'une après l'autre au pouvoir des fédéraux, mais l'île Tybee et le fort Pulaski, lequel commande la rivière de Savannah. L'année finie, Dupont est maître de cinq grandes baies de North Edisto, de Saint-Helena, de Port Royal, de Tybee, de Warsaw, et de tout ce chapelet d'îlots semés par la côte de la Caroline et de la Georgie. Enfin, le 1er janvier 1862, un dernier succès lui permet de réduire les ouvrages confédérés élevés sur les rives du Coosaw.

Telle était la situation des belligérants au commencement de février de l'année 1862. Tels étaient les progrès du gouvernement fédéral vers le Sud, au moment où les navires du commodore Dupont et les troupes de Sherman menaçaient la Floride.

V

LA FAMILLE BURBANK

Il était sept heures depuis quelques minutes, lorsque James Burbank et Edward Carrol montèrent les marches du perron sur lequel s'ouvrait la porte principale de Castle-House, du côté du Saint-John. Zermah, tenant la fillette par la main, le gravit après eux. Tout se trouvèrent dans le hall, sorte de grand vestibule, dans le fond, arrondi en dôme, contenait la double révolution du grand escalier qui desservait les étages supérieurs.

Mme Burbank était là, en compagnie de Perry, le régisseur général de la plantation.

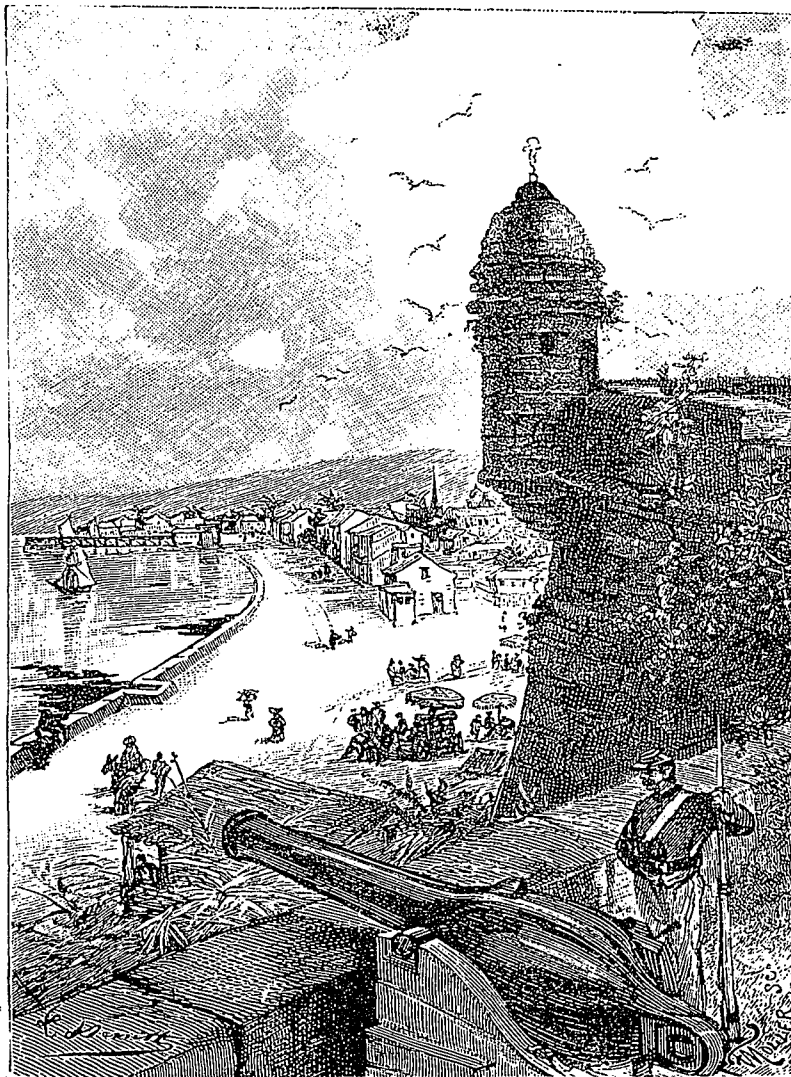
— Il n'y a rien de nouveau à Jacksonville ?

— Rien, mon ami.

— Et pas de nouvelle de Gilbert ?

— Si... une lettre !

— Dieu soit loué !



SAINT-AUGUSTINE

Telles furent les premières demandes et réponses échangées entre Mme Burbank et son mari.

— James Burbank après avoir embrassé sa femme et la petite Dy, décacheta la lettre qui venait de lui être remise.

— Cette lettre n'avait point été ouverte en l'absence de James Burbank. Etant données la situation de celui qui l'écrivait et celle de sa famille en Floride, Mme Burbank avait voulu que son mari fût le premier à connaître ce qu'elle contenait.

— Cette lettre, sans doute, n'est pas venue par la poste ? demanda James Burbank.

— Oh ! non, monsieur James ! répondit Perry. C'eût été trop imprudent de la part de M. Gilbert !

— Et qui s'est chargé de l'apporter ?..

— Un homme de la Georgie sur le dévouement duquel notre jeune lieutenant a cru pouvoir compter.

— Quel jour est arrivée cette lettre ?

— Hier.

— Et l'homme ?..

— Il est reparti le soir même.

— Bien payé de son service ?..

— Oui, mon ami, bien payé, répondit Mme Burbank, mais par Gilbert, et il n'a rien voulu recevoir de notre part."

Le hall était éclairé par deux lampes posées sur une table de marbre, devant un large divan. James Burbank alla s'asseoir près de cette table. Sa femme et sa fille prirent place auprès de lui. Edward Carrol, après avoir serré la main à sa sœur, s'était jeté dans un fauteuil. Zermah et Perry se tenaient debout près de l'escalier. Tous deux étaient assez de la famille pour que la lettre pût être lue en leur présence.

James Burbank l'avait ouverte.

— Elle est du 3 février dit-il.

— Déjà quatre jours de date ! répondit Edward Carrol. C'est long dans les circonstances où nous sommes...

— Lis donc, père, lis donc ?... » s'écria la petite fille avec une impatience bien naturelle à son âge.

Voici ce que disait cette lettre :

« A bord du *Wabash*, au mouillage d'Edisto.

3 février 1862.

« Cher père,

« Je commence par embrasser ma mère, ma petite sœur et toi. Je n'oublie pas non plus mon oncle Carroll, et, pour ne rien omettre, j'envoie à la bonne Zermah toutes les tendresses de son mari, mon brave et dévoué Mars. Nous allons tous deux aussi bien que possible, et nous avons une fièvre envie d'être près de vous ! Cela ne tardera pas, dût nous maudire M. Perry, qui, en voyant les progrès du Nord, doit pester comme un entêté esclavagiste qu'il est, le digne régisseur ! »

« Voilà pour vous, Perry, dit Edward Carroll.

— Chacun a ses idées là-dessus ! » répondit M. Perry, en homme qui n'entend pas sacrifier les siennes.

James Burbank continua :

« Cette lettre vous arrivera par un homme dont je suis sûr ; n'ayez aucune crainte à cet égard. Vous avez dû apprendre que l'escadre du commodore Dupont s'est emparée de la baie de Port-Royal et des îles voisines. Le Nord gagne donc peu à peu sur le Sud. Aussi est-il très probable que le gouvernement fédéral va chercher à occuper les principaux ports de la Floride. On parle d'une expédition que Dupont et Sherman feraient de concert vers la fin de ce mois. Très vraisemblablement alors, nous irions occuper la baie de Saint-Andrews. De là, on serait à portée de pénétrer dans l'état floridien.

« Que j'ai hâte d'être là, cher père, et toujours avec notre flottille victorieuse ! La situation de ma famille, au milieu de cette population esclavagiste, m'inquiète toujours. Mais le moment approche où nous pourrions faire hautement triompher les idées qui ont toujours eu cours à la plantation de Camdless-Bay.

« Ah ! si je pouvais m'échapper, ne fût-ce que vingt-quatre heures, comme j'irais vous voir !... Non ! ce serait trop imprudent pour vous comme pour moi, et mieux vaut prendre patience. Encore quelques semaines, et nous serons tous réunis à Castle-House !

« Et maintenant je termine en me demandant si je n'ai oublié personne dans mes embrassades. Si, vrai-

ment ! J'ai oublié M. Stannard et ma charmante Alice, qu'il me tarde tant de revoir ! Toutes mes amitiés à son père, et, à elle, plus que mes amitiés !...

« Respectueusement et de tout cœur,

« Gilbert BURBANK. »

James Burbank avait posé sur la table la lettre que Mme Burbank prit alors et porta à ses lèvres. Puis la petite Dy mit franchement un gros baiser sur la signature de son frère.

« Brave garçon ! dit Edward Carroll.

— Et braves Mars ! ajouta Mme Burbank, en regardant Zermah, qui serrait la fillette dans ses bras.

— Il faudra prévenir Alice, ajouta Mme Burbank, que nous avons reçu une lettre de Gilbert.

— Oui, je lui écrirai, répondit James Burbank. D'ailleurs, dans quelques jours, je dois aller à Jacksonville, et je verrai Stannard. Depuis que Gilbert a écrit cette lettre, d'autres nouvelles ont pu venir au sujet de l'expédition projetée. Ah ! qu'ils arrivent donc enfin, nos amis du Nord, et que la Floride rentre sous le drapeau de l'Union ! Ici, notre situation finirait par n'être plus tenable ! »

En effet, depuis que la guerre se rapprochait du Sud, une modification manifeste s'opérait en Floride sur la question qui mettait les États-Unis aux prises. Jusqu'à cette époque, l'esclavage ne s'était pas considérablement développé dans cette ancienne colonie espagnole, qui n'avait pas pris part au mouvement avec la même ardeur que la Virginie ou les Carolines. Mais des meneurs s'étaient bientôt mis à la tête des partisans de l'esclavage. Maintenant, ces gens, prêts à l'émeute, ayant tout à gagner dans les troubles, dominaient les autorités à Saint Augustine et principalement à Jacksonville, où ils s'appuyaient sur la plus vile populace. C'est pourquoi cette situation de James Burbank, dont on connaissait l'origine et les idées, pouvait, à un certain moment, de venir très inquiétante.

Il y avait près de vingt ans que James Burbank, après avoir quitté le New Jersey où il possédait encore quelques propriétés, était venu s'établir à Camdless-Bay avec sa femme et son fils âgé de quatre ans. On sait combien la plantation avait prospéré, grâce à son intelligente activité et au concours d'Edward Carroll, son beau-frère. Aussi avait-il, pour ce grand établissement qui lui venait de ses ancêtres, un attachement inébranlable. C'était là qu'était né son second enfant, la petite Dy, quinze ans après son installation dans ce domaine.

James Burbank avait alors quarante six ans. C'était un homme fortement constitué, habitué au travail, ne s'épargnant guère. On le savait d'un caractère énergique.

Très attaché à ses opinions, il ne se gênait point de les faire hautement connaître. Grand, grisonnant à peine, il avait une figure un peu sévère, mais franche et encourageante. Avec la barbiche des Américains du Nord, sans favoris et sans moustache, c'était bien le type du Yankee de la nouvelle-Angleterre. Dans toute la plantation, on l'aimait, car il était bon ; on lui obéissait, car il était juste. Ses noirs lui étaient profondément dévoués, et il attendait, non sans impatience, que les circonstances lui permissent de les affranchir. Son beau-frère, à peu près du même âge, s'occupait plus spécialement de la comptabilité de Camdless-Bay. Edward Carroll s'entendait parfaitement avec lui en toutes choses, et partageait sa manière de voir sur la question de l'esclavage.

Il n'y avait donc que le régisseur Perry qui fût d'un avis contraire au milieu de ce petit monde de Camdless-Bay. Il ne faudrait pas croire pourtant que ce digne homme maltraitât les esclaves. Bien au contraire. Il cherchait même à les rendre aussi heureux que le comportait leur condition.

« Mais, disait-il, il y a des contrées, dans les pays chauds, où les travaux de la terre ne peuvent être confiés qu'à des noirs. Or, des noirs qui ne seraient pas esclaves ne seraient plus des noirs ! »

Telle était sa théorie, qu'il discutait toutes les fois que l'occasion s'en présentait. On la lui passait volontiers, sans en jamais tenir compte. Mais, à voir le sort des armes qui favorisait les anti-esclavagistes, Perry ne dérogeait plus. Il « s'en passerait de belles, » à Camdless Bay, quand M. Burbank aurait affranchi ses nègres.

On le répète c'était un excellent homme, très courageux aussi. Et, quand James Burbank et Edward Carroll avaient fait partie de ce détachement de la milice, nommé les « minut-men », les hommes-minutes, parce qu'ils devaient être prêts à partir à tout instant, il s'était bravement joint à eux contre les dernières bandes des Séminoles.

Mme Burbank, à cette époque, ne portait pas les trente-neuf ans de son âge. Elle était encore fort belle. Sa fille devait lui ressembler un jour. James Burbank avait trouvé en elle une compagne aimante, affectueuse à laquelle il devait pour une grande part le bonheur de sa vie.

(à suivre)

JERUSALEM

SOUVENIR D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE

CHAPITRE VIII

(suite)

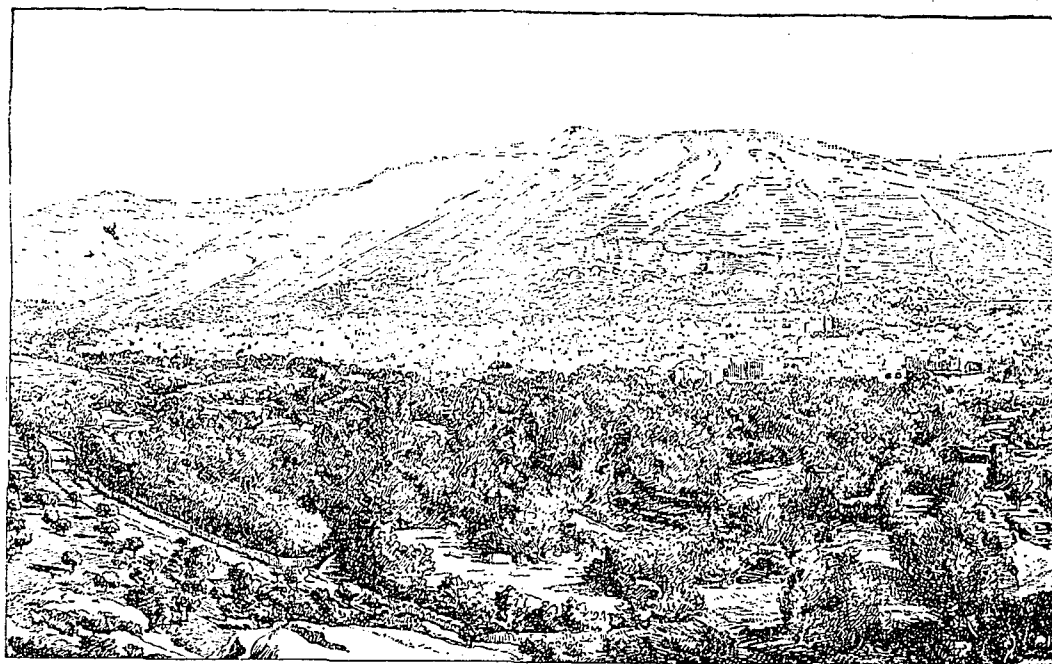
Sainte-Hélène fit construire une belle église au-dessus du puits de la Samaritaine. Elle fut visitée par Sainte Paule, comme nous le voyons par les lettres de saint Jérôme. Parmi les ruines de cette église se trouvent encore des colonnes brisées de granit gris, qui sont couchées sur le sol. On voit alentour plusieurs autres débris ; mais ce saint lieu est entièrement abandonné maintenant.

Le frère Liévin nous dit que le puits n'a rien perdu de son ancienne profondeur, qui est de 21 mètres. Il y a quelques années, il l'a mesuré au commencement du printemps, où il y trouva quatre mètres d'eau ; quelques mois plus tard, il n'y en avait plus. C'est la rareté d'eau en ce lieu qui a décidé Jacob à creuser ce puits à une si grande profondeur. Il en résulte que l'eau ne s'y trouve pas en grande abondance, et que, par conséquent, il n'était jamais plein.

Après une courte halte dans ce lieu mémorable, la caravane reprend sa marche. Nous franchissons une montagne escarpée, où, dans les mauvais passages, il faut laisser un prudent intervalle entre les chevaux. Le sol pierreux de la Samarie présente une des plus grandes difficultés de ce voyage. Souvent les rochers s'étagent en gradins qu'il faut escalader. Seuls, les chevaux arabes peuvent accomplir de pareils prodiges.

Souvent, dans les chemins dangereux, raidissant leurs quatre jambes, ils se laissent glisser sur une pente rapide ; ailleurs, profitant des moindres aspérités d'un roc à pic, ils savent y assurer leurs sabots ; et tout cela sans paraître accessibles à la fatigue.

Dans le pays que nous traversons, il faut des prodiges



NAPLOUSE ET LE MONT GARIZIM

de travail pour conquérir chaque toise sur la roche. Les figuiers, toujours plantés par paires, entrelacent leurs troncs, qui projettent des branches vigoureuses et un épais feuillage. Comme les cailloux abondent ici, les Arabes ont renfermé d'un mur chaque propriété et construit des murailles transversales, où ils ont planté des vignes. De chaque côté des murailles, des vignes étendent leurs pampres sur ces clôtures, qui sont ainsi recouvertes de feuilles et de grappes.

Nous apercevons Seiloun, l'ancienne Silo, un des lieux les plus célèbres de la Palestine. C'est à Silo que Josué assembla le peuple pour faire le partage de la Terre promise aux sept tribus qui n'avaient pas encore reçu leurs lots, et qu'il plaça le tabernacle du Seigneur. C'est à Silo qu'Anne, femme d'Elcana, vint pleurer devant le Seigneur et lui demander un fils, promettant de le consacrer au service du temple. Ayant obtenu de

Dieu Samuel, elle l'amena à Silo. C'est là que Dieu lui parla et lui annonça les malheurs qui allaient frapper la maison du grand prêtre Héli.

Nous traversons un torrent desséché ; à notre gauche, sur une colline plantée d'arbres, nous remarquons une vieille forteresse, appelée *Bordij et Bordouil*, bâtie par Beaudoin I^{er}. Nous arrivons ensuite dans la *vallée des Volours*. Nous apercevons près d'une source les ruines d'une tour, qui paraît avoir été construite pour la sûreté de la route.

IX

LES MONTAGNES D'ÉPHRAÏM

Nous voici en présence des montagnes d'Éphraïm. Leurs formes sont belles, mais non couverte de végé-

tation ; les villes sont détruites. " La gloire d'Ephraïm a disparu," dit l'Écriture sainte. Il y a pourtant quelques belles vallées, au fond desquels se cachent des forêts d'oliviers.

Le livre des Juges nous apprend que les habitants d'Ephraïm ne pouvaient prononcer *chi*.

Ce défaut de langue leur devint funeste dans la guerre injuste qu'ils entreprirent, au-delà du Jourdain, contre Jephthé.

Défait près de la forêt qui a porté le nom de forêt d'Ephraïm, ils regagnaient leur patrie en fuyant de tous côtés ; mais ceux de Galaa gardaient les gués du Jourdain. Les fuyards les suppliaient de les laisser passer, en affirmant qu'ils n'étaient pas d'Ephraïm. " Dites donc *scibboleth*", mot qui signifie "épi". Comme il prononçait *sibboleth* d'une manière défectueuse, ils étaient reconnus et mis à mort. Quarante-deux mille périrent dans cette rencontre.

A mesure que nous avançons, l'aspect du pays devient plus sévère. Sur l'arête d'une montagne dénudée, nous remarquons deux ruines entourées de quelques maisons : c'est Béitine, où se trouvait Béthel, une des plus anciennes villes de la Palestine.

Les environs en sont déserts : les Arabes n'y viennent que pendant la moisson, et l'abandonnent dès qu'ils ont recueilli le blé. Des collines nues, des vallées où s'étendent des champs verts et labourés, peu d'arbre. Tel est le cadre de Béthel. Pourtant "c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel". (GENÈSE, XXVIII, 12.)

C'est sur cette colline que l'échelle miraculeuse appuyait ses pieds, et que les anges descendaient et montaient auprès d'un pauvre voyageur, qui dormait la tête appu-



SUR LA ROUTE DE JÉRUSALEM

yée contre une pierre : c'était Jacob fuyant la colère de son frère Ésaü, auquel Dieu promit de donner à sa postérité la terre sur la quelle il reposait, et de multiplier sa race comme le sable de la mer. Jacob, à son réveil, dresse la pierre de son chevet, verse de l'huile dessus, et appelle ce lieu *Béthel* (maison de Dieu). A son retour de Mésopotamie, il monte encore à Béthel ; il y bâtit un autel *au Dieu fort qui l'a délivré*.

C'est à Béthel qu'Abraham se sépara de Loth son neveu, à cause des divisions de leurs pasteurs. Déborah, nourrice de Rébecca, y mourut et fut ensevelie au pied de Béthel, sous un chêne qui fut appelé *chêne des pleurs*.

Béthel est l'ancienne Loza, qui, par le sort, appartenait à la tribu de Benjamin.

Voici les paroles du prophète Amos, prédisant le sort de Béthel :

"N'allez pas à Galgala et ne passez pas à Bersabée, parce que Galgala sera emmené captive et Béthel réduite à rien." (Amos, v, 5 ; VII 13.) Béthel fut prise par Vespasien, qui y plaça une garnison. Au temps de saint Jérôme, Béthel n'était plus qu'un petit village, ce qu'il est encore de nos jours.

On y remarque les ruines d'une église ; à l'époque des croisades, elle était dédiée à Saint Joseph. On y voit des fragments de colonnes et de grosses pierres, peut-être des débris du temple du veau d'or élevé par Jéroboam ainsi qu'une grande piscine presque comblée, où se trouve un puits d'eau potable. Nous nous approchons du village *El-Bireh*, l'ancienne Beeroth, de la tribu de Benjamin. C'est dans ce pays que la prophétesse Déborah, assise à l'ombre d'un palmier, jugeait le peuple d'Israël.

A El-Bireh, notre camp est dressé sur une hauteur d'où nous voyons la mer et où la brise vient nous rafraîchir. Sur le bord du chemin, nous trouvons une fontaine, où les caravanes venant de Jérusalem s'arrêtent toujours.

Selon la tradition, c'est dans ce lieu que la sainte Vierge et Saint Joseph s'aperçurent que l'enfant Jésus, qu'ils avaient conduit à Jérusalem pour la fête de Pâques, n'était pas dans leur compagnie, et qu'ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs amis. (S. Luc, II, 44.)

Plus tard on construisit une église en mémoire de ce fait. On voit encore à El-Bireh les restes de cette église, de style gothique. Elle avait été dédiée à la sainte Vierge.

Au temps des croisades, El Bireh possédait un château-fort, un couvent et une église, et un hôpital dont on



UN COIN D'EL-BIREH

voit encore les ruines. Le village est situé sur la pente d'une colline pierreuse. Son nom signifie puits ou fontaine.

El-Bireh compte aujourd'hui à peu près huit cents habitants musulmans et quelques grecs schismatiques.

X

CAMPMENT DE SINDJIL

Jeudi 11 mai, nous comptons à Sindjiil. Nos tentes sont dressées sur une hauteur d'où nous découvrons la mer et où la brise vient nous rafraîchir, Sindjiil n'a pas de souvenirs bibliques. Sur le sommet d'un coteau, quelques ruines apparaissent, quelques arbres se dressent qui cachent le village sur le profil de la pente : c'est Mitzpa. Samuel s'y rendait tous les ans pour juger Israël.

Cette dernière journée, par des chemins affreux, eût

été fort rude pour les pèlerins, si le vent, continuant à souffler de la mer, n'eût rafraîchi la température. C'était une bénédiction de cette douce Providence qui n'a cessé de nous couvrir de sa puissante protection pendant ce périlleux voyage. La pensée que nous allions voir Jérusalem ce même jour remplissait notre âme d'une joie indicible, et nous rendait insensibles à la chaleur et à la fatigue.

Le pays que nous traversons à un caractère triste. De larges plateaux se succèdent, uniformément couverts de champs d'où sort la tête pierreuse de sommets à peine accusés. Il n'y a pas d'arbres, excepté dans le lointain, autour d'un hameau perché sur la cime d'une montagne. On ne voit aucune fleur, si ce n'est au fond d'une petite vallée, la seule qui ait accidenté notre route.

Notre dernière halte est à Biré. Trois tentes avaient été dressées pour le déjeuner ; mais, lorsque j'arrivai, tout était envahi. Mon obligéant drogman m'installe à l'ombre d'un pan de mur, resté d'une ancienne église des croisés, où plusieurs officiers turcs venaient d'étaler leur déjeuner. Ils m'invitent avec tant de bonne grâce à partager leur repas, que je ne puis résister à la curiosité de goûter leurs galettes, sous la cendre, et le fromage blanc, qui me semble bien meilleur que le poulet froid et les éternels œufs durs qu'on nous servait invariablement au déjeuner pendant notre voyage en Samarie.

Biré n'a de remarquable que sa position. Deux grandes voûtes, restes de quelque église du temps des croisades, lui donnent du caractère.

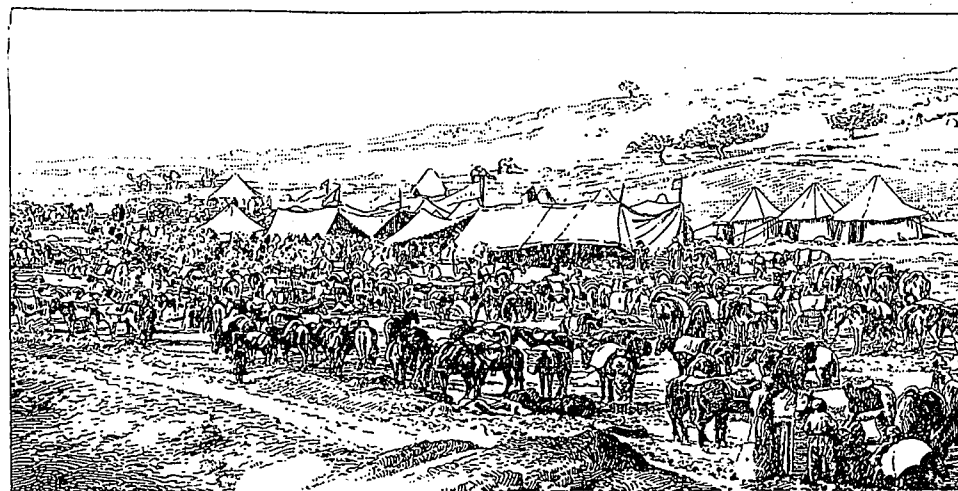
Bir, ou Beeroth, était une des villes dont les habitants trompèrent si adroitement Josué et tout Israël (sur la distance où se trouvait leur pays), en arrivant à Guilga : Ils se préaentèrent chaussés de souliers percés et leur besace pleine de pain moisi. (JOSUÉ, IX, 4, 5.)

Au delà de Bir, nous apercevons Ramah. (*El-Ram*). Elie est bâtie sur un point très élevé ; quelques figuiers entourent ses demeures. Sa position est pittoresque. Samuel avait son habitation à Biré, et les anciens y montèrent pour lui demander un roi. (I ROIS, VIII, 4.)

Dans ces temps-là les républiques n'avaient pas de crédit : c'étaient des rois qu'on voulait. Il nous semble que ce qu'on voulait alors ressemble beaucoup à ce qu'on veut aujourd'hui : secouer le joug et ne dépendre que de soi-même.

A mesure que nous avançons dans le pays, nous ne faisons plus que monter et descendre.

A chaque instant nous nous attendons à voir paraître



CAMPMENT DES PÉLERINS A SINDJIL.

tre la ville sainte ; mais à peine une montagne est-elle gravie, qu'une autre se dresse devant nous, plus pénible à gravir encore. Jérusalem présente bien l'image du ciel, où l'on n'arrive qu'après beaucoup de souffrances et par une voie étroite et difficile.

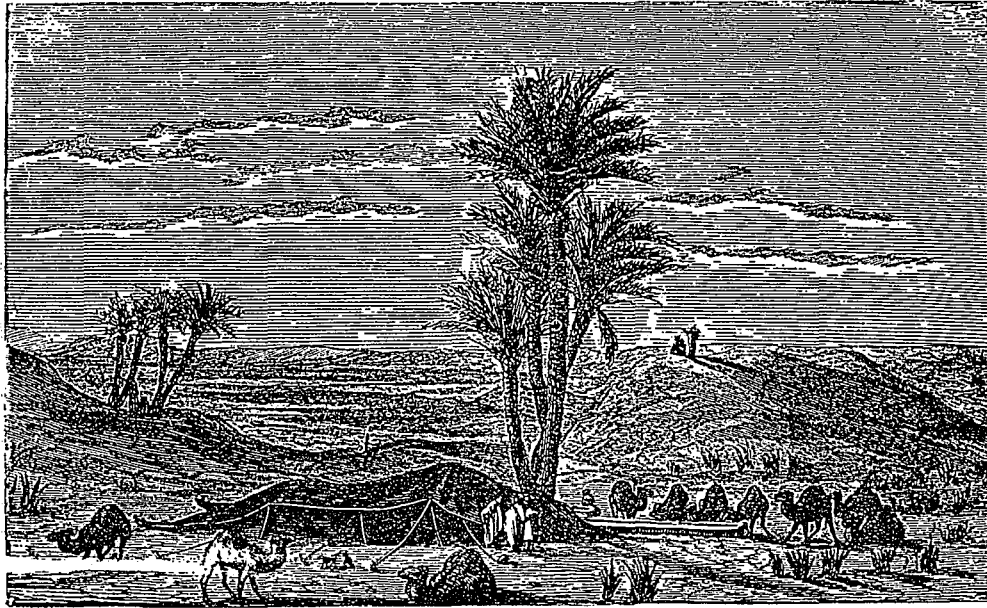
XI

JÉRUSALEM

Tout à coup nous nous trouvons au milieu d'une nature sauvage. La végétation a cessé, rien ne vient distraire le regard fatigué. A peine voit-on quelques rares oliviers, dont le pâle et maigre feuillage donne au pays un aspect plus mélancolique encore. Partout un sol inégal, jonché de pierres détachées, et comme polies par l'effet des eaux. Enfin, de la crête d'une dernière montagne, nous voyons apparaître des murailles que dominent des coupoles et des minarets. On sait l'émotion qui de tout temps s'est emparée du cœur des pèlerins, lorsque, pour la première fois, ils ont vu les murs sacrés. A cette vue, comme jadis les croisés, notre âme est livrée aux sentiments les plus divers.

Notre colonne ralentit sa marche pour permettre aux pèlerins de se grouper. Le guidon à croix rouge est arboré et porté par M. de Belcastel. Un drogman porte devant nous le drapeau de la France. Nous nous plaçons sur deux rangs. Arrivés au mont Scopus, d'où l'on domine Jérusalem, nous chantons le psaume *Laetatus sum*, et nous acclamons la ville sainte " Vive Jérusalem ! "

Le R. P. Vicaire de la Casa Nova vient à notre rencontre, avec M. Langlais, consul de France. Le R. P. Emmanuel Bailly les accompagne. Rangée en front de bataille, notre cavalerie se présente calme et digne. Cet ensemble frappe beaucoup les musulmans. Russes, Grecs, Arabes, Juifs, tout Jérusalem se porte au-devant de nous. Notre caravane, composée de plus de cinq cents cavaliers imposait surtout aux Arabes, pour qui le cheval est l'indice de la richesse : ils nous supposaient une grande puissance, en nous comparant aux pèlerins russes qui, chaque année, arrivent à pied par Milliers dans la ville sainte. A mesure que nous avançons, la foule se groupe le long de la route. Au lieu d'entrer par la porte de Damas, nous suivons l'escorte turque qui nous vient rendre les honneurs, et nous tournons les établissements russes pour aller faire notre entrée par la porte de Jaffa,



NOTRE CAMPMENT A BIRÉ

où les pèlerins qui nous avaient précédés de six jours à Jérusalem sont rangés en procession et nous attendent. Le quartier russe se compose de rues et de maisons nouvellement construites. C'est là que les Juifs russes affluent de toutes parts et viennent s'établir. La colonne se masse dans cette espèce de faubourg : elle présente un aspect imposant. On a de la peine à modérer les chevaux, qui pressent le pas. En un mot, c'est une vraie marche triomphale.

A quelque distance de la porte de Jaffa, nous mettons pied à terre, et la procession se forme, précédée de nombreuses bannières. De groupe en groupe on chante, avec beaucoup d'ardeur et d'ensemble, *Ave maris stella*, le *Magnificat*, le *Te Deum*. Ces hymnes sacrées éveillent les échos du mont Sion. Les chrétiens pleuraient de joie, les musulmans fanatiques nous regardaient avec une sombre tristesse.

Depuis la reprise de Jérusalem par les Turcs, on

n'avait pas vu le spectacle d'une procession de Latins chantant librement leurs cantiques dans la ville sainte.

La procession se termine au Saint-Sépulchre, où le patriarche latin, Mgr Bracco, nous attendait sur le seuil du tombeau du divin Rédempteur. Avec une amabilité et une grâce parfaites, Mgr Bracco nous souhaite la bienvenue en français, en nous félicitant d'avoir ouvert une ère nouvelle aux pèlerinages en Terre sainte.

Il est tard : la nuit nous surprend pendant que nous nous prosternons devant le saint tombeau, après avoir baisé plusieurs fois cette terre qui porte encore l'empreinte des pas du Fils de Dieu. Après avoir récité les prières et entendu les instructions du R. P. Picard, nous nous hâtons de trouver un gîte, chose assez difficile les premiers jours. Néanmoins tous les pèlerins sont casés dans différentes communautés de Jérusalem, et le campement de l'agence Cook, établi en dehors de la porte de Jaffa, devenu inutile, est levé. Les pèlerins

trouvent partout le plus bienveillant accueil. Les Turcs avaient reçu des instructions spéciales de Constantinople, pour favoriser notre pèlerinage et nous protéger au besoin. Enfin, Dieu continue à répandre ses bénédictions sur notre pacifique croisade. Malgré la chaleur et les fatigues excessives du voyage de la Samarie, aucun pèlerin ne manque à l'appel à notre arrivée à Jérusalem. Chose surprenante ! la seule victime du climat est un drogman, pris de la dysenterie à Naplouse, et que nous avons dû laisser chez le curé latin, où il mourut le jour suivant. Aucun des nombreux appareils apportés pour des fractures probables n'a servi, car la seule jambe cassée fut celle d'un cheval. Un prêtre, qui avait fait une chute dangereuse, au point de perdre connaissance, put prêcher en arrivant.

Quelques foulures, pour lesquelles on croyait avoir besoin d'un repos de plusieurs jours, furent guéries en route.

Les pèlerins reçoivent une hospitalité aimable et bonne dans les différentes communautés où ils sont logés. Aussi, malgré des fatigues et des privations inévitables, tous manifestent une joie chrétienne et une gaieté admirable. Mille pèlerins ne pouvant tenir dans les sanctuaires relativement petits, nous avons été divisés par groupes, allant, à tour de rôle, chaque matin, dans le sanctuaire désigné. Les réunions générales ont lieu dans l'après-midi, soit au Saint-Sépulchre, soit à la belle et grande église de Sainte-Anne, construite par les croisés et occupée actuellement par des religieux français, les missionnaires africains de Mgr Lavigerie. Partout où les pèlerins sont logés, on établit un règlement édifiant : silence de neuf heures du soir à six heures du matin, prière en commun, lecture pieuse au commencement et à la fin du repas. On déploie beaucoup de zèle. Souvent on rencontre dans les rues les pèlerins priant à genoux et baisant la terre.

Les musulmans sont foncièrement religieux ; ils s'écriaient en nous voyant passer : " Voilà de vrais pèlerins ; ceux-là prient et sont édifiants. " D'autres disaient : " C'est admirable comme ils sont unis. Quelle différence avec les grands pèlerinages russes et grecs schismatiques ! "

Pour nous, la fatigue n'est bientôt plus qu'un souvenir. Rien ne peut égaler notre joie de nous trouver dans ces murs sacrés, où tout parle à l'âme et l'édifie.

(à suivre)

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON IER

Racontée par un vieux Soldat.

CHAPITRE XLV

1815

En même temps, sept armées se formaient sous les noms d'armée du Nord, de la Moselle, du Rhin, du Jura, des Alpes, des Pyrénées; l'armée de réserve se réunissait à Paris et à Laon. Cent cinquante batteries étaient dressées; on allait placer trois cents bouches à feu sur les hauteurs de Paris; les corps francs et les partisans s'organisaient; la levée en masse de sept départements frontières du Nord et de l'Est se préparait.

Toutes les villes étaient fortifiées jusque dans le centre de la France; tous les défilés gardés, tous les passages retranchés: les redoutes, les ouvrages de campagne s'élevaient partout où il y avait un obstacle à défendre, une issue à fermer, une route à protéger. La France était comme une citadelle prête à soutenir l'assaut de l'Europe.

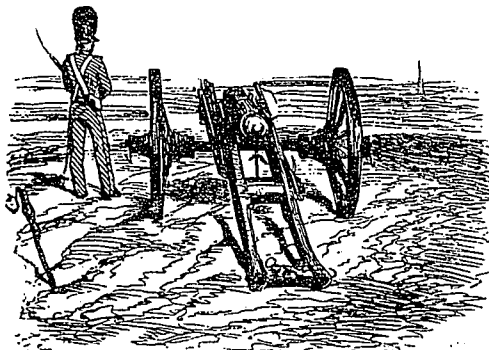
De quatre-vingt mille hommes, l'armée se trouva portée à deux cent mille. Dix mille soldats d'élite entrèrent dans les rangs de la vieille garde, les braves marins immortalisés à Lutzel et à Bautzen composèrent un corps de dix huit mille hommes. La grosse cavalerie fut remontée par dix mille chevaux de la gendarmerie; trente mille officiers, sous-officiers et soldats, en réforme ou en retraite, s'offrirent pour les garnisons des places fortes.

Enfin, la garde nationale de France, réorganisée en trois cent trente bataillons, présentant une masse de deux millions deux cent cinquante mille hommes; et quinze cents compagnies de chasseurs et de grenadiers de cette garde, formant cent quatre-vingt mille hommes, furent mises à la disposition du ministre de la guerre.

Les ouvriers de Paris fabriquèrent quinze cents fusils, et ensuite trois mille par jour: on eut bientôt pris toutes les mesures nécessaires pour assurer l'habillement des troupes.

Au 1er juin, quarante-six mille chevaux étaient en ligne ou dans les dépôts; l'artillerie en comptait en outre dix-huit mille; la Trésorerie payait comptant toutes ces fournitures; la solde des troupes était aligné sans que le payement des rentes et des pensions ni aucun service public éprouvassent de retard: le génie et l'infatigable activité de Napoléon enfantaient toutes ces ressources comme par enchantement; à la vérité, l'élan national le secondait partout.

Si Napoléon n'avait voulu être que le dictateur de la France en péril, la liberté serait sortie triomphante de toutes ses ruines; je n'en veux pour preuve que ce qui



se passait dans l'Est de la France, dans les provinces de montagnes, dont la nature sauvage est en rapport avec les sentiments austères du patriotisme: leurs habitants firent éclater de nouveau l'enthousiasme et les efforts qui les avaient illustrés pour la cause de la liberté.

Il y eut dans les Thermopyles des Vosges et du Jura beaucoup d'exemples de dévouements antiques: en Alsace, en Franche Comté, beaucoup de femmes, beaucoup de mères, dignes de Rome et de Sparte, excitaient leurs maris et leurs enfants à prendre les armes. Napoléon avait au fond du cœur la persuasion de la nécessité d'une alliance intime avec la nation, et il ne fallait peut-être qu'une conviction forte et une voix courageuse pour le déterminer à suivre son impulsion secrète.

Mais, n'ayant autour de lui aucun homme vraiment

populaire, nourrissant d'ailleurs d'anciennes et profondes préventions contre la force entraînant des masses, il n'osa point adopter le parti que sa raison jugeait indispensable comme le seul moyen de salut. Il eut peur du peuple, il s'inquiéta pour sa couronne, quand, le 12 mai, il entendit le langage austère des fédérés des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et leurs acclamations à son passage dans leurs rangs ne dissipèrent pas ses craintes: voilà comment une armée qu'il aurait pu composer au sein de la capitale, avec les robustes enfants du travail, presque tous éprouvés dans les immortelles campagnes de la République, ne devint entre ses mains qu'un secours faible et borné.

L'agitation des clubs qu'il avait fait rouvrir à Paris, et que Fouché, tout en faisant semblant de les protéger, craignait comme un apostat tremble au souvenir de la religion qu'il a quittée, vint encore fortifier cette disposition de l'Empereur, qui eut des conséquences funestes. En effet, les fédérations bretonnes, bourguignonne, lyonnaise, angevine, alsacienne, se formèrent vainement sous les plus rigoureux serments, au bruit des chants populaires; elles ne trouvèrent pas leurs places dans le grand système de la défense générale, dont la nation, ainsi fédérée, eût été l'arme invincible.

Inquiet de l'aspect, de l'ardeur de ses fédérations, auxquelles ressemblaient toutes les autres insurrections volontaires des campagnes, Napoléon parut également redouter, en les acceptant, de voir renaître cette force morale qui, après avoir fait lever tout un peuple sous les drapeaux d'un chef pour défendre son indépendance contre l'étranger, se tient encore debout après la victoire pour défendre aussi contre ce même chef les libertés de la patrie. Il jugea les fédérés; et, ne voulant pas en faire des citoyens, il en fit des mécontents.

Sans doute, Napoléon était bien grand à la tête de la glorieuse armée qui vint ressusciter sous ses aigles; mais la France entière se levant contre l'Europe entière sous un pareil dictateur, était plus grande encore. Napoléon et l'armée pouvaient succomber dans une lutte avec l'Europe; Napoléon et la France étaient invincibles.

Le 16 avril, cent coups de canon annoncèrent à la capitale que le drapeau tricolore flottait à Marseille, à Antibes et Draguignan. Le maréchal Masséna, qui commandait cette division militaire, avait eu son gouvernement envahi le premier par Napoléon, et ce fut le dernier qui reconnut l'autorité de l'Empereur.

Le 12 avril, le maréchal rendait compte des retards que la présence du duc d'Angoulême avait apportés à la

soumission de Toulon et de Marseille. Toulon, que le prince voulait mettre en dépôt entre les mains des Anglais, n'avait arboré que le II les couleurs nationales.

Pour contre-poids à cette heureuse nouvelle, on apprit par des lettres interceptées que le duc de Wellington avait quitté Vienne le 25 mars, que le roi de Prusse retournait le 30 à Berlin, que les empereurs d'Autriche et de Russie partaient le 1er avril pour le quartier général de Francfort.

Tandis que tout se préparait à la guerre au delà du Rhin et en France, l'Italie aussi était devenue le théâtre d'un événement qui, en dérangeant les combinaisons de Napoléon, donna tout à coup à la coalition un avantage inespéré. Joachim Murat, qui avait abandonné son bienfaiteur en 1814, et qui, en récompense de cet abandon, avait conservé sa couronne, était au moment d'être reconnu par l'Angleterre elle-même, comme l'avait été Bernadotte; ce même Joachim, cédant tout à coup à une sorte de remords, venait de reprendre les armes.

Au lieu d'attendre le signal de Napoléon pour marcher, et de ne pas tromper une seconde fois sa confiance par une tentative qui les perdrait tous deux, il était venu attaquer les Autrichiens à la tête de cinquante mille hommes, et était entré dans Florence le 6 avril. Les Autrichiens, surpris, furent obligés de se replier depuis Césanne jusqu'aux rives du Pô; mais les généraux Bianchi et Neipperg, combinant leurs mouvements, reprirent à leur tour l'offensive, chassèrent bientôt devant eux les bandes napolitaines, et, le 2 et le 3 mai, leur firent essuyer une déroute complète dans la Marche d'Ancône, à Tolentino et à Macerata.

Dès qu'il apprit la téméraire levée de boucliers de son beau-frère, Napoléon lui envoya un de ses meilleurs officiers généraux pour diriger les opérations de son armée; mais quand le général Belliard arriva, il n'était plus temps. Un mois avait suffi pour détruire l'armée de Joachim. Vainement sa bouillante ardeur, excité encore par son désespoir, l'avait vingt fois précipité au milieu des rangs ennemis pour chercher la mort: "Je n'ai pu mourir, madame!" dit-il à la reine, en revenant à Naples le 18. Son trône avait disparu.

Le 19, il nomma des plénipotentiaires pour traiter avec le vainqueur, afin d'arrêter une inutile effusion de sang; et après avoir comblé de largesses ceux qui lui étaient attachés, il se jeta dans un bâtiment de commerce qui fit voile pour la Provence, où il débarqua le 28, sur la même plage qui avait reçu le souverain de l'île d'Elbe.

La reine Caroline, restée seule, se montra la digne



sœur de Napoléon: elle déploya un courage égal à une adversité qu'elle avait vainement prédite. Cette princesse, qui méritait un meilleur sort, stipula avec les Anglais son départ de Naples, et le transport de toute sa famille dans le port de Trieste.

Cette funeste catastrophe enleva à Napoléon l'appui de l'Italie. L'inertie des conseillers de Joachim abusa de la présomption naturelle de ce prince et causa sa perte. Aussitôt débarqué, Joachim envoya un courrier au duc d'Otrante, pour informer l'Empereur de son arrivée et lui offrir son bras. Napoléon se serait vengé noblement en le faisant combattre avec lui pour l'aider à reconquérir le trône; mais il était dit que son ancien lieutenant ne devait pas mourir sous les aigles françaises.

Cependant un second manifeste, publié à Vienne le 12 mai, annonçait l'orage qui menaçait la France. Les alliés avaient déjà pourvu à tous les moyens d'attaque. Depuis les Tartares jusqu'aux Napolitains, tout se trouvait sous les armes: le rendez-vous était encore PARIS! le mot d'ordre: MORT A NAPOLÉON!

Le 1er juin, Napoléon ouvrit le Champ de Mai; cette solennité politique rappelait aux citoyens le serment de la première fédération. Ce rapprochement n'échappa à personne: l'amour de la liberté vivait dans tous les cœurs, mais il n'éclata pas avec des transports fréquents et spontanés, comme en 1790, à cette époque de jeunesse et d'enthousiasme où toutes les imaginations, enflammées d'espérance par les magnifiques promesses du présent, s'élançaient vers l'avenir prochain d'un bonheur inconnu jusqu'alors aux nations. Pourtant Napoléon, son génie, sa gloire, sa présence, et les merveilles qu'on en attendait, ne pouvaient manquer d'exercer encore un ascendant magique sur les Français; du haut de son trône, élevé devant la façade de l'École militaire, il fit entendre, en réponse à l'orateur des corps électoraux, un discours qui était une reconnaissance éclatante de la souveraineté nationale.

Puis l'orateur des corps électoraux proclama le résultat général des scrutins ouverts dans toute la France pour l'acceptation de l'Acte additionnel. Alors Napoléon,

descendant les degrés de son trône, se rendit à un autel immense que l'on avait construit au milieu du Champ de Mars, et là, de même que Louis XVI en 1790, il prêta sur l'Évangile son serment de fidélité à la nouvelle Constitution.

Ainsi soumis à un engagement sacré, l'Empereur reçut à son tour le serment du peuple par la députation électorale ; celui des armées, par le ministre de la guerre et de la marine ; celui des gardes nationales, par le ministre de l'intérieur ; et enfin il distribua lui-même les aigles à la garde nationale de Paris et à la garde impériale. *Jurez de les défendre !* leur dit-il ; elles répondirent : *Nous le jurons !* Le cri de : *Vive l'Empereur !* retentit tout à coup dans l'assemblée et dans le Champ de Mars, et fut au loin répété par la foule.

Les troupes défilèrent devant Napoléon. Les habitants de Paris ne pouvaient se rassasier de voir ces bataillons sacrés de la vieille et de la jeune garde, où la croix d'honneur désignait à la reconnaissance publique des rangs entiers de soldats. On se pressait autour d'eux, on les saluait, on les admirait. Ces derniers gardes de Napoléon emportaient avec eux tous les souvenirs de la gloire militaire, de sa liberté et de l'Empire. Leur attitude, toujours héroïque, était pourtant silencieuse : ils avaient l'air de savoir tous qu'ils marchaient à un sacrifice qui ne devait ni sauver l'Empire, ni conquérir la liberté.

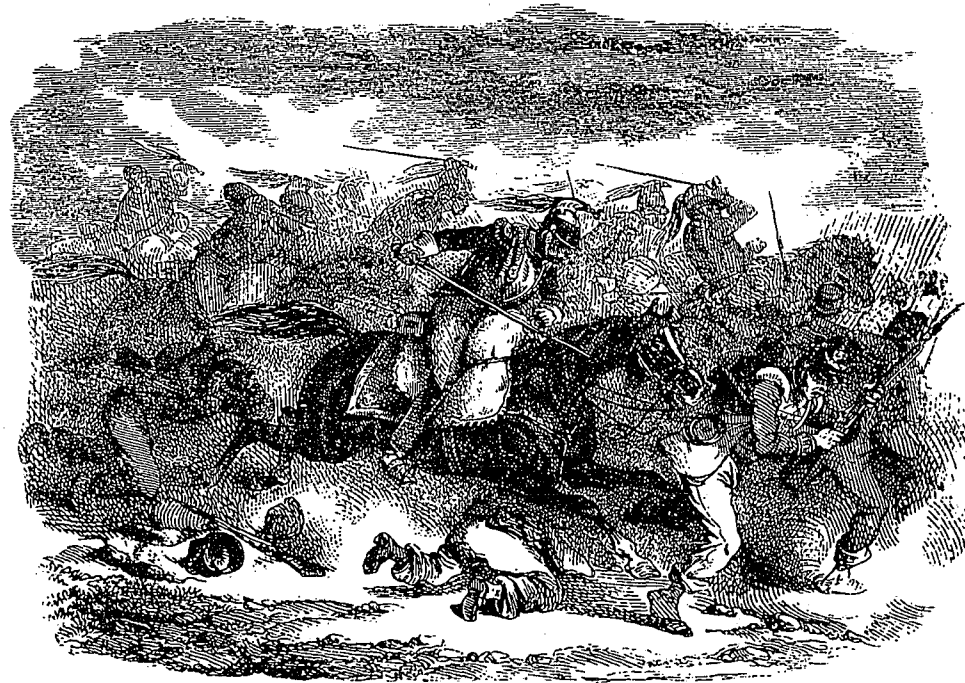
L'Empereur fit l'ouverture des Chambres le 7 juin.

Quelques jours après, la Chambre des pairs et la Chambre des représentants furent admises à apporter leurs adresses au pied du trône.

Pendant que Napoléon promettait la liberté au peuple français, et donnait à ses représentants des avis prophétiques sur le sort qui attendait la patrie si l'on ne s'unissait pas fortement pour la sauver, l'Europe était en marche. Peut-être Napoléon avait-il conservé jusqu'au mois de mai l'espoir de la paix. Dans ce court espace de temps, il avait trouvé le secret de relever l'Empire, de rallier la France, de mettre sur pied quatre cent mille soldats.

Moins de trois mois avaient suffi à l'enfantement de ces prodiges, qui signaleront à l'étonnement de la postérité ce règne de cent jours. L'histoire d'aucun peuple n'offre de terme de comparaison avec cet ensemble de créations, plus surprenantes encore que le miracle de la conquête de la France en vingt jours, par le souverain de l'île d'Elbe, à la tête de mille soldats.

Napoléon n'avait plus qu'un devoir à remplir envers



la nation, c'était de maintenir son indépendance menacée. Deux plans de campagne se présentaient à son esprit : l'un était de *laisser les alliés prendre tout l'odieux de l'agression et s'engager dans nos places fortes, pénétrer sous Paris et sous Lyon, et là, de commencer sur ces deux bases une guerre vive et défensive.*

Les alliés, d'après l'époque fixée par eux pour le commencement des hostilités, ne pouvaient être arrivés que le 1er août dans le rayon de ces deux grandes villes, dont ils auraient trouvé le système de défense complet. Le camp retranché de Paris étant gardé par cent mille hommes, Napoléon eût manœuvré, sous la protection de ce camp, à la tête d'une armée de cent quarante mille soldats, sur les deux rives de la Seine et de la Marne ; et quand il récapitulait toutes les victoires que ses quarante mille braves avaient remportées, l'année précédente, sur des armées trois fois plus nombreuses, il ne doutait pas de vaincre, avec des forces six fois plus

grandes que celles dont il déposait en 1814, les quatre-cent cinquante mille étrangers, contre lesquels il devait lutter en 1815.

Paris, défendu par Napoléon, par deux armées, par ses habitants, par les sept lieues de lignes fortifiées de son enceinte, pouvait résister à un million d'assaillants..

(à suivre)

LA POIRE EST MURE

Le 12 juin 1815, à deux heures du matin, accompagné seulement de son grand-maréchal du palais, Napoléon avait quitté Paris pour se rendre à son quartier-général, où déjà sa nouvelle maison militaire l'avait précédé. En

montant en voiture, il dit avec une sorte de satisfaction et de bienveillance aux officiers de sa maison civile qui l'attendaient dans le grand vestibule du château, pour le voir encore :

— Ah ! ah ! Messieurs, vous ne vous êtes pas couchés ?.. Adieu ! adieu !... La poire est mûre. Cette fois, c'est un duel à mort entre moi et l'Europe ! J'espère vous revoir bientôt.

Et il s'élança dans sa voiture. Le 13 il était à Avesne, et le 14 il arriva à Beaumont, où il avait porté son quartier-général. Là, il fait camper son armée sur trois directions. Elle ne se composait que de 120,000 combattants, ayant avec eux 350 bouches à feu.

Le soir du même jour il fit publier une proclamation qu'il avait dictée, le matin, à l'un de ses secrétaires. Comme César et Frédéric, Napoléon ne manquait jamais de rappeler les grandes époques, et de consacrer ainsi certains jours.

Ces nobles sentiments échauffèrent toutes les âmes, et jamais l'ardeur de combattre ne fit pressentir un plus beau triomphe. Le 15, à la pointe du jour, les trois colonnes composant l'armée française se mirent en mouvement.

Dans quelques combats d'avant-postes, les Prussiens furent entièrement repoussés, Charleroy fut pris, et dans la nuit du 15 au 16, l'armée entière passa la Sambre et bivouaqua dans un carré de quatre lieues, au milieu des armées ennemies, réunies et stupéfaites de l'habileté et de la vivacité des manœuvres de Napoléon.

Ce premier succès était d'autant plus remarquable, que dans cette même nuit le général Bourmont avait abandonné l'armée. A cette nouvelle, l'Empereur fit sur-le-champ, aux plans d'attaque qu'il avait préparés pour le lendemain, les changements que cette défection inattendue rendaient nécessaires.

Chose singulière ! on raconte qu'une sorte d'instinct semblait avoir révélé à Napoléon la future conduite de M. de Bourmont. Il lui avait refusé avec humeur le commandement d'une division qu'il sollicitait.

* *

Le 16, dans la nuit, le maréchal Ney, qui commandait l'aile gauche de l'armée, reçut de Napoléon l'ordre formel d'occuper à la pointe du jour, avec ses quarante-trois mille hommes, la position des *Quatre-Bras*, sur la



route de Bruxelles, en gardant en même temps celles de Nivelles et de Namur ; mais au moment où le prince prenait les armes pour exécuter cet ordre, une canonnade qui se fit entendre sur son flanc droit le fit hésiter ; croyant les alliés réunis sur ce point, et craignant d'être tourné, il attendit de nouvelles instructions. Bientôt instruit de l'inaction du maréchal, l'Empereur le blâma d'avoir perdu huit heures, et lui réitéra l'ordre de se porter en avant.

A deux heures de l'après-midi, Napoléon ayant ordonné un changement de front sur Fleurus, tout annonçait que nous allions avoir affaire à l'armée prussienne. Le comte Gérard s'étant approché pour lui demander quelques instructions relatives à l'attaque du village de ligny, Napoléon lui dit :

— Il se peut que dans trois heures d'ici le sort de la

guerre soit décidé, cela dépend de Ney : s'il exécute bien mes ordres, il n'échappera pas un canon de l'armée prussienne ; elle est prise en flagrant délit.

On sait que dans cette bataille, le général Gérard acquit de nouveaux titres de gloire, et qu'à la fin de la journée, Napoléon dit encore :

— Je dois à Gérard un bâton de maréchal.

Vers les quatre heures, au moment où les deux armées se pressaient de toutes parts, et tandis que des centaines de canons faisaient trembler la terre, Napoléon s'écria :

— Si cela continue seulement une heure de plus, il ne restera debout, dans la plaine, que l'armée française !

Peu d'instants après, il donna l'ordre à Dorsenne, commandant la division des grenadiers à pied de la vieille garde, de faire enlever par un de ses bataillons

une briqueterie derrière laquelle s'étaient retranchés bon nombre de Prussiens.

Ce mouvement s'exécuta en un clin d'œil. Les Prussiens débusqués, une nuée de tirailleurs de la ligne se mirent à leur poursuite ; dès ce moment la bataille était gagnée. En voyant la garde se développer devant lui, si calme, et si héroïque à la fois, Napoléon dit en souriant au grand-maréchal :

—Voilà des braves qui avaleraient de bien bon cœur mes petits *relintintins* de la ligne, pour leur apprendre à charger sans les attendre. Mes grognards ne leur pardonneront pas d'avoir fait la besogne sans eux.

Vers la fin de l'action, le feld-maréchal Bücher avait été renversé de son cheval dans une charge de cuirassiers de la division Delort et foulé aux pieds des chevaux ; nos cuirassiers continuèrent leur mouvement sans le reconnaître. Ce général en chef, tout meurtri de contusions, parvint, non sans peine, à remonter sur le cheval d'un dragon hanovrien et à s'échapper.

Le soir, Napoléon alla complimenter dans leurs bivouacs, plusieurs régiments qui s'étaient battus toute la journée. Quelques paroles, un sourire, un salut de la main, un signe de tête, suffisaient à récompenser cette foule de braves qui venaient de vaincre.

Le nombre des morts et des prisonniers faits sur l'ennemi avait été considérable ; tout son matériel, 70 canons et 40 drapeaux étaient restés entre nos mains.

LA VEILLE DE WATERLOO

Le lendemain 17, le maréchal Ney ayant reçu, comme nous l'avons dit, l'ordre d'attaquer l'arrière-garde de l'armée anglaise, le comte Lobau, pour favoriser cette attaque, se porta, par la chaussée de Namur, sur la ferme des Quatre-Bras ; en même temps Napoléon arriva au galop, et, s'apercevant que cette position était occupée par l'ennemi, il envoya à Ney un officier d'ordonnance pour le presser de déboucher dans cette direction.

Le combat s'engagea alors avec un acharnement indicible. Les troupes de Ney ne paraissent point encore. L'Empereur, impatienté, expédia l'ordre aux chefs de hâter leur marche. Le combat continua. Napoléon alla se placer sur une petite éminence d'où il pût tout voir. À peine y est-il depuis quelques minutes, que deux ou trois boulets viennent ricocher à ses pieds et le couvrent de terre ; alors il change de place en disant :



—Je vois qu'il est temps d'en finir.

Aussitôt après ces mots, un nouveau boulet passe à trois pieds de lui et tue un chasseur de l'escorte, dont le corps va rouler dans les jambes de son cheval ; un instant après, le comte d'Erlon arrive sur le terrain, puis le général Reil, bientôt suivi du maréchal Ney.

—Enfin ! s'écrie Napoléon.

Il fait appeler sur-le-champ le maréchal, qui n'avait été ni moins brave ni moins dévoué ce jour-là que pendant tout le reste de sa belle et glorieuse vie, mais qu'une sorte d'hallucination semblait avoir frappé.

—Vous venez de me faire perdre trois heures bien précieuses, lui dit-il.

—Sire, j'ai cru que le duc de Wellington...

—Monsieur le maréchal, il ne fallait croire que ce que je vous disais. Puis il ajouta d'un ton moins

brusque :—A propos ! et votre protégé Bourmont, dont vous me répondiez tant ?

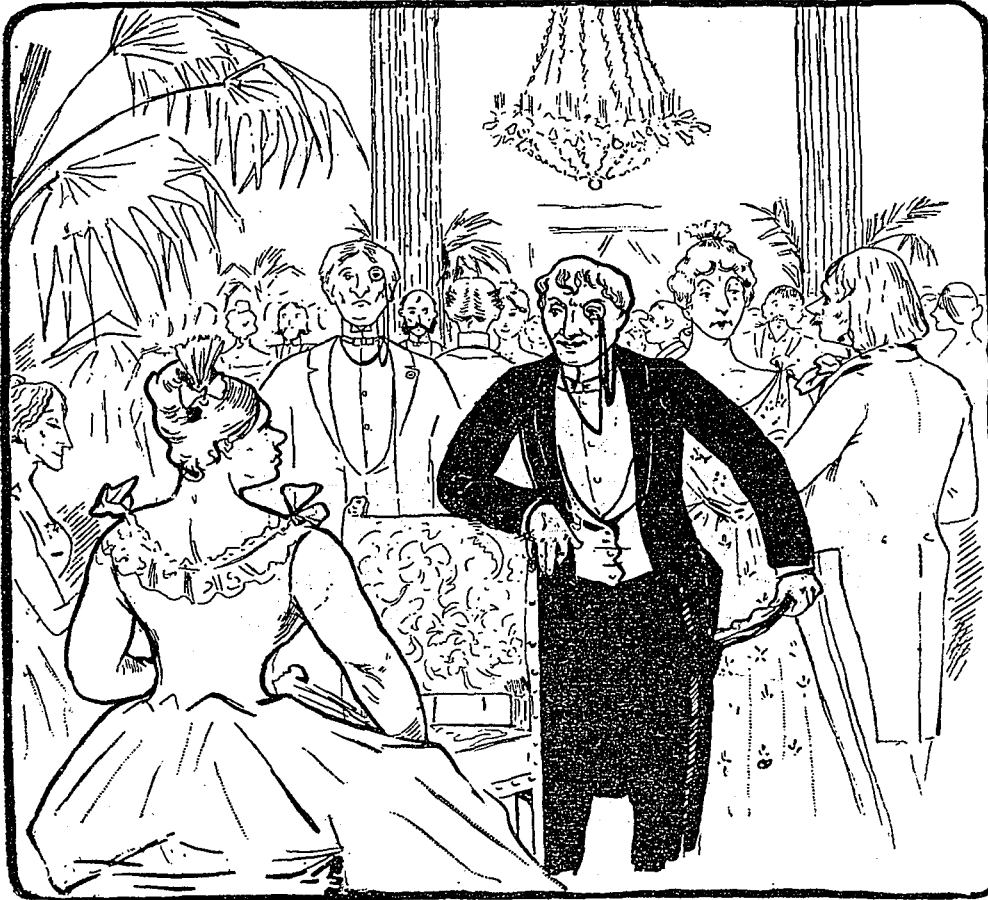
—Sire, répondit le maréchal, il m'avait paru si dévoué !... j'en aurais répondu comme de moi-même.

—Allez, allez, mon cher maréchal, ceux qui sont bleus restent bleus, ceux qui sont blancs restent blancs.

Et l'Empereur partit au galop pour se porter sur un autre point. Il résulta, de tant de lenteurs que l'avant-garde française n'était arrivée, le 17, devant Waterloo qu'à six heures du soir. Napoléon n'eut plus le temps de faire une attaque générale comme il en avait eu l'intention ; ce fut alors qu'ils s'écria en montrant le soleil :

—Que ne donnerais-je pas pour avoir aujourd'hui le pouvoir de Josué, et retarder sa marche de deux heures seulement !

DANS LE MONDE OU L'ON S'AMUSE



La grosse dame. — On m'a toujours dit que je ressemblais à la Vénus de Milo.
Le monsieur (*galant*). — Certes, mais vous avez les bras plus forts.

On le trouve partout

Aucun remède ne possède l'efficacité du **Baume Rhumal**, pour la guérison prompte et radicale de la toux, quelle que soit la cause qui l'aît provoquée. En vente partout, 25 cents la bouteille.

LES SALADES ET LEURS VERTUS

Toutes les salades ont une propriété hygiénique :

La laitue peut être assimilée un peu à l'opium ;

La chicorée, pour certains, est un tonique ; pour d'autres, c'est un laxatif ;

La raïonce est un astringent ;

Le cresson est tonique, excitant et dépuratif ;

La mâche (*doucette*) prévient les spasmes ;

Le pourpier est un vermifuge pour les enfants ;

Le céleri est stimulant ;

Le pissenlit (*dent de lion*) dit-on, est le remède de tous les maux.

Excepté le sot, tout le monde désarme, à l'occasion, devant l'esprit.

LOUIS DÉPRET.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSUMPTION
DYSPEPSIE...
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
ESTOMAC.

SANTÉ ET BEAUTÉ

UNE BOITE, AVEC NOTICE, - \$1.00
SIX BOITES, " " - 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

Dépôt Général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Ste-Catharine, Montréal

Les Meilleures Années

De la vie sont les années de santé. Êtes-vous dans cette heureuse période ? ou bien, comme des milliers d'autres, êtes-vous à vous lamenter sur votre état, l'esprit continuellement tourmenté par une inquiétude désespérante ?

Ces sentiments sont particuliers à la **FAIBLESSE FÉMININE**.

Guérissez ce mal de dos et ce tourment de tête, ramenez ce vigoureux appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura changé d'aspect pour vous.

Quel est le remède ?

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

Pour Femmes

Pales et Faibles

Votre cas, tant mauvais qu'il vous paraîsse, n'est pas pire que des milliers d'autres qui n'ont pas été simplement traitées, mais guéries par ce remède d'une renommée universelle. La faiblesse physique et la démoralisation se dissipent devant ce remède comme la rosée devant le soleil du matin. La dépense n'est pas une excuse parce que c'est le moins cher aussi bien que le meilleur remède pour l'allègement des maladies féminines que la science ait encore produit.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ :

Cie Chimique Franco-Américaine
Dépt. Médical, B. P. 2,306, - Montréal.

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 & 258 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

VIENNENT DE PARAÎTRE

SUPPLÉMENTS

AU

GRADUEL ET A L'ANTIPHONAIRE

A l'usage du diocèse de Montréal

PUBLIÉS AVEC L'APPROBATION DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

Ces Suppléments sont destinés à compléter toutes les éditions du Graduel et de l'Antiphonaire du diocèse et notamment celles de 1867. Ils renferment les nouveaux offices de la *Sainte Famille* et de *Notre-Dame du Bon-Conseil*; les offices de *Notre-Dame de Lourdes*, des *Sept saints Fondateurs*, du *Saint Rosaire* et tous les offices concédés à l'Eglise universelle et ceux propres au Canada depuis 1868 à ce jour.

Le texte et le chant ont été l'objet d'une révision très soignée.

Les Tables ont été *refondues* et comprennent toutes les matières contenues dans le corps du Graduel et l'Antiphonaire ainsi que dans les suppléments. Ces tables disposées dans un ordre méthodique et alphabétique parfait rendront les recherches très faciles. Le Supplément du Graduel forme 48 pages et les Tables 9 pages; celui de l'Antiphonaire a 44 pages et 10 pages de Tables.

La pagination est disposée de manière à ce que les suppléments puissent être insérés dans les éditions de 1867 des livres de chant.

RIX :

Supplément au Graduel et Tables, broché	40c.
Supplément à l'Antiphonaire et Tables, broché	40c.
Le Graduel avec le Supplément et les Tables, reliure toile.....	\$2.20
L'Antiphonaire avec avec le Supplément et les Tables, reliure toile.....	2.20

N. B.—Notre maison se charge à des conditions faciles de l'insertion des nouveaux suppléments dans les vieux livres de chant que l'on pourrait avoir.

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 & 258 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

LIVRES D'OFFICES POUR LES FIDÈLES

MISSEL & VESPÉRAL

Texte latin et français

de la messe et des vêpres de chaque jour de l'année conforme au Missel et au Bréviaire romain.

Très beau volume mesurant 5½ x 3½ pouces. Reliure chagrin noir, tranche dorée ou tranche rouge, coins arrondis

Prix.....\$ 1 50

Le *Missel et Vespéral* est un des plus beaux livres liturgiques à l'usage des fidèles, il contient intégralement le Missel romain et les vêpres de toute l'année, *texte latin et français*. La commodité de son format, la beauté de l'impression ajoutent encore à son utilité. Malgré ses 1450 pages le *Missel et Vespéral* n'a que 1½ pouce d'épaisseur. Il se recommande aux communautés, aux personnes pieuses et aux fidèles qui aiment à suivre les offices en s'unissant à la sainte liturgie. Le volume renferme aussi un choix de prières liturgiques, les exercices pour la confession, la communion, le Chemin de la Croix, etc.

PETIT MISSEL DES FIDÈLES

Contenant les parties principales du Missel romain, avec traduction française, et enrichi de *notices explicatives liturgiques et historiques*, par le R. P. D. GÉRARD VAN CALOEN, bénédictin. Ouvrage approuvé et recommandé par plusieurs évêques.

Beau volume format 5½ x 4 pouces, 1200 pages, *belle impression très lisible*, reliure souple chagrin noir tranche dorée.

Prix.....\$ 2 40

.....C'est un *livre de messe*, ou un *Missel des Fidèles* comme nous l'avons intitulé. Qu'on ne s'attende donc pas à y trouver beaucoup du nôtre; on n'y cherchera que les paroles inspirées par l'Esprit-Saint pour accompagner la célébration des augustes mystères de nos autels. A peine avons-nous osé y joindre une traduction française, destinée à faciliter aux fidèles l'intelligence du texte sacré et quelques notes explicatives intercalées çà et là dans le texte.

.....La matière des *notices explicatives* est empruntée souvent à Dom Guéranger, au P. Lebrun, au pieux Durand, évêque de Mende, à l'abbé Périn, ou elle est écrite autant que possible dans l'esprit de la sainte Eglise. (*Extrait de la Préface.*)

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

DISTRIBUTIONS DE PRIX 189

Livres pour récompenses.

Très belle collection d'Ouvrages canadiens, reliés élégamment en toile artistique (*nouveauté*) et comprenant plus de **60 TITRES différents.**

LIVRES IMPORTÉS.

Nos importations proviennent de huit des principales Maisons françaises.

Les séries comprennent tous les formats depuis le grand in-folio (15 pouces par 11) jusqu'à l'in-32.

Les reliures et cartonnages offrent la plus grande variété et sont de toute fraîcheur.

Nos clients ont ainsi le choix dans plus de **3,000 TITRES.**

NOS PRIX SONT TRÈS MODÉRÉS.

Par suite de ses importantes relations la LIBRAIRIE BEAUCHEMIN ne peut avoir de concurrence sous le rapport des prix.

LIVRES DE PRIÈRES, IMAGERIE

ARTICLES DE TOUS GENRES pour RECOMPENSES.

LIBRAIRIE

C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 et 258, rue Saint-Paul, Montréal.

NOUVEAUTÉS.

- La Science et la Religion**, (réponse à quelques objections), par Ferdinand Brunetière. 1 vol. 6½ x 4½, broché..... 0 15
- Le Comte de Frontenac**, étude sur le Canada français à la fin du XVIIe Siècle, par Henri Lorin. 1 vol. 9 x 5½, broché..... 2 50
- Lettres d'un Curé de Canton**, (pour faire suite au Lettres d'un Curé de Campagne), par Yves le Querdec. 1 vol. 7 x 5, broché..... 0 88
- Autour du dilettantisme**, par l'Abbé Félix Klein. 1 vol. 7 x 5, broché. 0 88
- Yankees et Canadiens**, impressions de voyage en Amérique, par L. Lacroix docteur-ès-lettres, aumonier au Lycée Michelet. 1 vol. 7 x 5, b. 0 88
- Les Mères des Saints**, par Ch. D'Héricault. 1 vol. 7 x 5, broché..... 0 88
- L'Immortalité Chrétienne**, par l'abbé Caron. 1 vol. 7½ x 5, broché.... 0 76
- Les Enfants**, pour lire au foyer conjugal, par l'abbé Bolo. 1 volume 7½ x 5, broché..... 0 63
- Pleine de Grace**. Lectures en l'honneur de la Sainte Vierge, par le même. 1 vol. 7½ x 5, broché..... 0 63
- L'Éducateur Apôtre**, ouvrage dédié aux maîtres chrétiens. 1 vol. 6½ x 4 broché..... 0 50
- La vie mondaine et ses périls**, suivi de conseils sur l'éducation, par Sarnelli. 1 vol. 6½ x 4, broché..... 0 50
- Dix grands chrétiens du siècle**, par Villefranche. 1 vol. 9 x 6, broc. 0 88